

NOUVEAU
JOURNAL
HELVÉTIQUE,
OU
ANNALES LITTÉRAIRES
ET POLITIQUES

DE l'Europe , & principalement de la Suisse

DEDIÉ AU ROI.

SEPTEMBRE 1778.



A NEUCHÂTEL,
De l'imprim. de la Société Typographique.



NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE.

PREMIERE PARTIE.
ANNALES LITTÉRAIRES
DE LA SUISSE.

I. Histoire de l'Amérique, par Robertson, tome IV. Suite.

L'AUTEUR, après avoir suivi les Espagnols dans leurs conquêtes, parvenu à l'époque où ils s'établirent dans les pays du nouveau monde, qui sont encore aujourd'hui soumis à leur domination, destine ce huitième & dernier livre, à examiner comment tant d'événemens extraordinaires ont influé sur le sort des peuples vaincus, quelles maximes la cour d'Espagne adopta en fondant ses colonies, & quel est actuellement leur état quant au gouvernement, à la police intérieure & au commerce : objets im-

A ij

portans & sur lesquels on n'a que des notions confuses & très - imparfaites.

Le premier effet que produisit la conquête, fut une diminution des anciens habitans de l'Amérique, dans un degré étonnant & vraiment déplorable. L'infériorité de leurs armes fit périr le plus grand nombre de ceux qui eurent le courage de défendre leur liberté. Subjugués enfin, ils n'en devinrent que plus malheureux. On contraignit des tribus errantes à prendre une résidence fixe, à supporter des travaux infiniment au-dessus de leurs forces. La faim, la fatigue, le désespoir, éteignirent en divers lieux la race entière des naturels du pays. L'exploitation des mines que les Espagnols, avides de s'enrichir promptement, exigèrent d'eux, & en particulier la petite vérole, maladie auparavant inconnue dans le nouveau monde, en firent périr un si grand nombre, que l'on eut peine à croire ce qu'on disait de son ancienne population.

Cependant on ne doit pas, comme l'ont fait plusieurs auteurs, & M. de Montesquieu lui-même, attribuer un tel événement, qui n'a point son pareil dans l'histoire, à un système aussi profond qu'atroce, & supposer que les Espagnols aient cru ne pouvoir

s'affurer la possession de ces contrées qu'en les changeant en un vaste désert. Outre que, pour l'honneur de l'humanité, on n'a point d'exemple qu'une nation ait jamais conçu un plan aussi exécrationnable, nous avons vu dans cette histoire, que les souverains de l'Espagne se sont occupés assidument du soin d'adoucir, autant qu'il était possible, le sort des Indiens, & de les délivrer de l'oppression. Ce n'est donc point au gouvernement qu'il faut imputer une telle désolation, mais aux premiers colons qui, par la conduite la plus condamnable, & s'assurant de l'impunité, empêchèrent les bons effets des ordres du souverain, & déshonorèrent leur pays.

Il ne serait pas moins injuste de s'en prendre à l'esprit intolérant de l'église romaine, & d'accuser les ecclésiastiques d'avoir excité leurs compatriotes à exterminer ces peuples comme des idolâtres, des ennemis de Dieu. Les premiers missionnaires prirent au contraire leur défense, & s'efforcèrent de détruire l'opinion des militaires espagnols, qui les regardaient comme une race d'hommes destinés par la nature même à l'esclavage. Ils sollicitèrent plus d'une fois des réglemens en leur faveur ; & même encore aujourd'hui, les Indiens s'adressent aux ecclésiastiques, comme à leurs protec-

teurs, lorsqu'on veut les opprimer.

Mais malgré tout ce que les Américains ont eu à souffrir de leurs nouveaux maîtres, il ne laisse pas que de s'en trouver encore un nombre considérable, principalement dans les provinces du Mexique & du Pérou, qui ne furent point exposées les premières à la fureur des armes espagnoles; on en compte plus de deux millions dans les trois audiences qui partagent la Nouvelle-Espagne. Il y en a moins à la vérité dans d'autres provinces. Notre auteur a fait les recherches les plus exactes pour acquérir des lumières sur ce sujet, & on en verra le résultat dans les notes curieuses dont cette partie du texte est accompagnée.

Telle étant la situation actuelle des possessions espagnoles, relativement à leurs premiers habitans, il est question maintenant de donner une idée générale de la manière dont elles sont gouvernées. Sur quoi M. Robertson observe d'abord que la monarchie d'Espagne avait acquis, lors de la conquête du nouveau monde, un degré de puissance, & son souverain, un degré d'autorité, qui ne pouvait que lui en assurer la possession; objet d'autant plus digne de son attention, que l'or & l'argent furent les premiers fruits qu'elle en retira.

Mais ce qui mérite d'être observé, & qui n'a lieu pour aucune des colonies fondées par les Européens dans l'Amérique, c'est qu'en vertu d'une maxime fondamentale de la jurisprudence espagnole, tout ce qu'on a acquis à cet égard est censé appartenir à la couronne, & non à l'état. Cet étrange principe est fondé sur la bulle du pape Alexandre VI, qui accordait à Ferdinand & à Isabelle tous les pays que les Espagnols avaient déjà découverts & qu'ils découvriraient encore dans le nouveau monde. Ainsi la propriété des terres appartenant au souverain, c'est de lui seul qu'émanent les concessions, comme c'est lui seul qui nomme les gouverneurs, les officiers de justice & les ministres de la religion, & qui les révoque à son gré; en sorte qu'à l'exception d'un petit nombre de villes de l'Amérique espagnole qui ont obtenu le droit de régler leur commerce & leur police intérieure, tout ce qui concerne le gouvernement public & l'intérêt général ne connaît d'autre loi que la volonté du souverain.

On fait que les domaines des Espagnols en Amérique furent d'abord partagés en deux vice-royautés, celle du Mexique & celle du Pérou. La trop grande étendue de l'une & de l'autre a demandé qu'on en érigeât une troisième à Santa-Fé de Bogota, qui

8 JOURNAL HELVETIQUE.

comprend le royaume de Terre-ferme & la province de Quito. Quant à l'administration de la justice , elle est confiée à onze tribunaux établis en divers lieux , & connus sous le nom d'*audiences*.

Les vice-rois , quel que soit d'ailleurs leur pouvoir , ne doivent point s'immiscer dans les affaires civiles qui s'y traitent. Elles ont le droit d'examiner les réglemens politiques, de faire des remontrances , & de s'adresser au roi & au conseil des Indes , auquel on peut appeller de leurs sentences lorsque l'objet passe une certaine somme. Ce conseil, établi par Ferdinand V , est chargé du gouvernement souverain de toutes les possessions des Espagnols dans le nouveau monde. Il connaît de toutes les affaires qui les concernent ; c'est de lui qu'émanent les loix & les ordonnances ; il dispose des offices ; il examine la conduite de tous les habitans des colonies , depuis le vice-roi , jusqu'au dernier des sujets , & punit les malversations. Outre ce premier tribunal , on en a formé un second qui n'est qu'une chambre de commerce , chargée de régler en détail tout ce qui peut se rapporter à cet objet , & qui réside toujours à Séville , parce que c'était autrefois la seule ville de l'Espagne qui trafiquât avec le nouveau monde.

Il était naturel que cette monarchie ,

après avoir acquis d'aussi vastes possessions, cherchèrent à s'assurer le commerce exclusif de ce qu'elles produisent de précieux; & pour y réussir, il fallait les tenir dans une dépendance continuelle de l'Espagne. C'est à quoi l'on est parvenu d'un côté, en défendant sous des peines très-sévères d'établir des manufactures dans les colonies, & même d'y cultiver la vigne & l'olivier, excepté dans le Chili, à cause de son grand éloignement; en sorte que ceux qui y habitent, sont obligés de tirer de l'Espagne leurs articles de première nécessité; & d'un autre côté, en interdisant à ceux-ci, sous peine de mort & de confiscation de marchandises, tout commerce avec des étrangers qui n'osent point visiter ces contrées sans une permission expresse. Mais ces mêmes précautions furent cause que les colonies ne se peuplèrent qu'avec beaucoup de lenteur; & que soixante ans après la découverte de l'Amérique, il n'y avait pas plus de quinze mille Espagnols dans toutes les provinces de ce vaste continent. A quoi il faut ajouter les impositions onéreuses mises sur les habitants, pour l'entretien des églises & de ceux qui les desservent; telles que les dîmes qu'il faut payer non-seulement des fruits de l'agriculture, mais encore de ceux de l'industrie, comme le sucre, le cacao, & la cochenille.

Ces obstacles n'ont pas empêché cependant que des colonies fondées dans des provinces aussi fertiles ne se soient peuplées successivement. On y distingue aujourd'hui différens ordres de citoyens. Les Espagnols qui y sont arrivés d'Europe & qu'on appelle *chapetons*, tiennent le premier rang, remplissent tous les emplois, & trafiquent seuls avec les provinces & l'Espagne.

Les *créoles*, descendans des Européens établis en Amérique, forment une seconde classe; mais exclus de toutes les dignités par leur naissance, & possédant de grandes richesses, ils sont devenus moux & paresseux, & partagent leur vie entre la superstition & la débauche. Ils portent une haine implacable aux chapetons, & la politique espagnole se plaît à l'entretenir. Après eux viennent les *mulâtres* ou *métifs* nés d'un Espagnol & d'une négresse, ou d'une Indienne. Cette race mixte est très-nombreuse; ses générations successives éprouvent des changemens de nuances depuis la noirceur du negre & la couleur cuivrée de l'Américain, jusqu'à la blancheur des Européens. Ceux qui la composent sont plus forts & plus robustes, & ils exercent les arts mécaniques, qui sont dédaignés par les deux ordres supérieurs. On place dans une quatrième classe les *negres*, tirés de

l'Afrique. Ils servent communément de domestiques; & devenus nécessaires au luxe & aux plaisirs de leurs maîtres, ils en revêtent l'orgueil & prennent un ton de supériorité sur les Indiens, qui donne lieu à une aversion entre les deux races, nourrie par des loix sévères qui en défendent l'union. Enfin ces mêmes *Indiens* forment la dernière classe des habitans d'un pays qui appartenait à leurs ancêtres. Notre auteur s'est attaché à donner une idée exacte de leur état actuel. Envisagés d'abord comme des esclaves par les premiers conquérans, des loix plus équitables les ont depuis lors déclarés libres, & ils jouissent des mêmes droits que les sujets. Ils sont tous ou vassaux immédiats de la couronne, ou relevant de quelque seigneur particulier. Depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à cinquante, chacun d'eux paie une taxe annuelle qui varie suivant les provinces, & qui n'est onéreuse pour eux qu'à raison de leur extrême pauvreté. On les emploie ou à la culture des terres, ou à l'exploitation des mines, & ils sont payés proportionnellement à leur travail; on les occupe tour-à-tour par divisions & avec des ménagemens que l'humanité seule prescrirait. Ceux qui résident dans les principales villes, sont soumis aux loix & aux magistrats espagnols;

& ceux qui habitent les villages, sont gouvernés par des caciques, descendans de leurs anciens maîtres, ou nommés par les vice-rois, espece de juridiction subalterne qui les console en quelque sorte des avantages qu'ils ont perdus. La cour d'Espagne établit de plus dans chaque district, un officier avec le titre de protecteur des Indiens, pour défendre leurs droits au besoin. Une partie de la taxe annuelle est destinée à salarier ces officiers, de même que les caciques & les ecclésiastiques chargés de l'instruction de ces peuples. Enfin on a fondé pour eux dans les plus grandes villes, des hôpitaux où ils sont soignés & secourus. De pareilles loix ne peuvent que justifier les principes du souverain auquel ils obéissent; mais, comme M. Robertson l'observe, il n'en est pas moins vrai que ces malheureux Indiens, gouvernés immédiatement par des gens avides, & qui redoutent peu un supérieur éloigné, n'ont que trop de vexations à essuyer de leur part. On en voit cependant qui, par leur travail & leur économie, jouissent d'un certain degré d'aisance & exercent avec succès les arts qu'ils ont appris des Européens.

Mais la description des colonies espagnoles, que notre auteur a entreprise, ferait incomplète, s'il n'y faisait pas entrer

celle de leur gouvernement ecclésiastique ; & ce morceau n'est pas le moins intéressant de son ouvrage. Malgré la vénération superstitieuse des Espagnols pour le saint siege , Ferdinand V prit de bonne heure des précautions pour empêcher les papes d'établir leur domination dans l'Amérique. Il demanda d'abord , & obtint du pape Alexandre VI , la cession de toutes les dîmes , à la charge d'entretenir les missionnaires destinés à la conversion des Indiens. Jules II lui accorda ensuite la nomination de tous les bénéfices ecclésiastiques dans tous les pays que l'on découvrirait : octrois inconsiderés , dont les successeurs de ces deux pontifes se sont repentis plus d'une fois & qu'ils se sont inutilement efforcés de révoquer. Ainsi donc , par une limitation singulière de la juridiction papale , les rois d'Espagne sont devenus les chefs de l'église américaine. Ils disposent des revenus ; leur nomination aux bénéfices est aussi-tôt confirmée par le saint siege ; & il n'y a jamais de collision entre la juridiction temporelle & la spirituelle. On ne reçoit aucune bulle qui n'ait été approuvée par le conseil des Indes ; & la fermeté avec laquelle ces monarques ont maintenu cette prérogative essentielle , a procuré en grande partie la tranquillité dont les colonies jouissent. La forme

de la hiérarchie est la même qu'en Espagne. On y trouve des archevêques, des évêques, des curés, qui desservent les paroisses espagnoles, des doctrinaires chargés des districts habités par les Indiens soumis, & des missionnaires destinés à la conversion de ceux qui vivent encore indépendans. Les revenus des églises sont immenses; le culte extérieur se célèbre avec une magnificence qui étonne les Européens. Mais l'établissement des couvens a eu des suites beaucoup plus funestes. Ils se sont multipliés à l'excès. Une fausse piété, ou plutôt l'appas d'une vie aisée & tranquille, qui est le souverain bien dans ces climats chauds, y ont conduit une foule d'Espagnols des deux sexes, & on n'en admet pas d'autres. Ce sont donc autant de membres qui, dès la naissance des colonies, furent perdus pour la société. On pourra se faire une idée de la prodigieuse quantité de ces maisons, en observant que les seuls jésuites, avant leur suppression, possédaient dans les états espagnols, cent douze couvens, & s'y trouvaient au nombre de deux mille deux cents quarante-cinq. Mais comme le caractère & les mœurs du clergé américain ne peuvent qu'influer considérablement sur le sort des peuples, notre auteur a cru devoir en tracer ici un tableau succint & vrai.

Les séculiers sont en général très-peu instruits ; à peine deux siècles & demi ont-ils fait naître parmi eux un auteur qui jouisse de quelque réputation. Les réguliers sont en beaucoup plus grand nombre. Dès l'origine des colonies, les papes leur accordèrent la permission d'accepter des cures , & les exemptèrent de la juridiction des évêques diocésains. Ils occupent les bénéfices les plus lucratifs & les plus honorables du Mexique & du Pérou. Eux seuls ont publié quelques ouvrages sur l'histoire civile & naturelle. Mais tous les voyageurs catholiques & protestans se réunissent pour leur reprocher non-seulement le défaut des vertus essentielles à leur état , mais de plus l'avarice fardée & le libertinage scandaleux qui les caractérisent. Il faut convenir cependant que les jésuites se distinguaient honorablement à cet égard , & vivaient seuls d'une manière irréprochable. On a voulu remédier à un tel abus , en défendant aux moines de s'immiscer dans les fonctions du clergé séculier : leurs intrigues ont empêché pendant long-tems l'exécution de cet utile règlement ; mais enfin le roi Ferdinand VI l'a confirmé par un édit publié en 1757. On doit observer au reste que , quelques soins que se soient donnés les missionnaires pour opérer la conversion des Indiens,

les progrès en ont été très-lents. On les baptisait par milliers dans les commencemens, avant qu'ils eussent été instruits, avant même que l'on connût assez leur langue pour se faire entendre : d'où il est résulté que le plus grand nombre a conservé de l'attachement pour les anciens rits idolâtres, qu'il mêle avec les pratiques de la religion chrétienne & qu'il oblige à l'insu des Espagnols. D'ailleurs, ces peuples sont si bornés, quant aux facultés intellectuelles, & si indifférens sur l'avenir, que leur acquiescement à la doctrine qu'on leur prêche, ne peut point mériter le nom de croyance. On était tellement persuadé de leur incapacité en fait de religion, que Philippe II, en établissant l'inquisition dans l'Amérique, les exempta de la juridiction de ce tribunal. Quoique plusieurs d'entr'eux eussent fait cependant des études avec succès, on ne les a point admis pendant long-tems, non plus que les métifs, à la prêtrise ; & ils n'en ont acquis le droit qu'en vertu d'un édit publié par Philippe V, & confirmé par le roi qui occupe aujourd'hui le trône.

La dernière partie de cette description des colonies espagnoles, est employée à traiter de leurs productions & de leur commerce avec l'Espagne. Le premier de ces deux objets étant suffisamment connu, nous
nous

nous y arrêterons peu. On fait que les aventuriers, peu accoutumés à l'assiduité & au travail qu'exigent l'agriculture & le commerce, s'occupèrent uniquement de la recherche des mines d'or & d'argent. Quiconque découvrait une nouvelle veine, en obtenait la propriété, moyennant qu'il payât au souverain le quint de son produit. C'est encore aujourd'hui leur principale occupation. Ils abandonnent des plaines délicieuses, pour s'établir dans des contrées désertes & stériles, mais où l'on trouve des métaux, quoique leur exploitation soit devenue beaucoup plus dispendieuse & moins lucrative qu'autrefois, ce qui a obligé la cour de réduire au dixième le quint réservé pour le roi. Personne n'ignore que l'on tire de l'Amérique espagnole plusieurs productions très-recherchées, & différentes de celles de l'ancien monde. Leur importation rendit d'abord l'Espagne active & industrieuse, les fabriques s'y multiplièrent pour être en état de fournir aux colonies ce dont elles avaient besoin. Mais cette prospérité dura peu. Philippe II se persuada que les ressources de la monarchie étaient immenses; il épuisa l'Espagne d'hommes & d'argent. Son successeur bigot chassa un million de ses sujets les plus industrieux. Les manufactures tombèrent, les émigrations se

multiplierent; il en résulta une augmentation de demandes de la part des colonies; l'Espagne ne put plus les remplir; les Pays-Bas, l'Angleterre, la France y suppléerent par leur industrie. Malgré la loi qui excluait les étrangers du commerce de l'Amérique, les fabricans de ces divers pays se fiant sur la bonne-foi des Espagnols, qui leur servaient de prête-noms, fournirent l'Amérique & firent des profits immenses. Actuellement il n'y a pas un vingtième des marchandises que l'on envoie dans cette partie de l'Amérique, qui soit du crû de l'Espagne; & comme l'observe M. Robertson, on n'a pas d'exemple qu'aucun facteur Espagnol ait trahi la confiance d'un marchand étranger; enforte que cette probité dont la nation se pique, a encore contribué à sa ruine. On a peine à croire qu'un roi d'Espagne, propriétaire des mines du Mexique & du Pérou, ait été réduit une fois à publier un édit pour donner aux espèces de cuivre la même valeur qu'avaient celles d'argent.

Nous passerons sous silence les détails dans lesquels entre ici M. Robertson, touchant la manière dont l'Espagne fait le commerce en Amérique par le moyen de l'envoi des galions, des vaisseaux de registre, &c. de même que ce qui concerne les précau-

tiens qu'elle a prises en différens tems pour l'exercer seule; & nous ne nous attachons qu'aux réglemens avantageux, récemment faits dans le même but, sur-tout depuis que la maison de Bourbon occupe le trône. On prétend que la guerre allumée au commencement de ce siècle pour la succession à cette couronne, & dont le théâtre fut porté en grande partie dans l'Espagne, y fit rentrer une partie des trésors de l'Amérique par les remises très-considérables qu'y firent les Anglais & les Hollandais. Dès lors la monarchie a repris son ancienne vigueur; & les souverains se sont essentiellement appliqués à y faire fleurir l'industrie. On a établi la compagnie des Caraques; des paquebots partent régulièrement chaque mois pour l'Amérique; la liberté du commerce a été accordée aux colonies, tant avec l'Espagne, qu'entr'elles. Nous pouvons ajouter que tout nouvellement, plusieurs ports de la monarchie ont été ouverts à ce commerce, qui ne pouvait auparavant se faire que dans celui de Cadix. De plus, la cour s'est attachée à réformer, à perfectionner la police intérieure; elle a fondé une nouvelle vice-royauté dans les pays qui environnent la rivière de la Plata, & un gouvernement particulier pour la Californie & le nouveau Mexique. Enfin elle ne

prend pas moins de soin pour réveiller & faire fleurir les arts utiles dans l'Espagne. Les effets, dit M. Robertson, paraissent répondre à des vues si sages & promettre un heureux avenir; mais par un contraste étonnant, & qu'il ne pouvait pas prévoir, le tribunal de l'inquisition vient de recouvrer son ancienne autorité en Espagne; & il est facile d'en augurer les suites funestes. Notre auteur n'a pas oublié de parler dans cet endroit, du commerce direct qui se fait du Mexique avec les Philippines, & qui paraît contraire à la maxime fondamentale suivie par l'Espagne, de tenir toutes ses colonies dans une dépendance nécessaire de la mère-patrie. Ce quatrième volume est terminé par des détails très-curieux sur les revenus que l'Espagne tire de ses possessions dans le nouveau monde, & dont les sources générales sont les droits sur le produit des mines & les marchandises, le tribut que paient les Indiens, une portion des biens d'église, & sur-tout la vente de la bulle de la Croisade, qui se fait tous les deux ans au profit du roi, dont le prix varie suivant les conditions, & que chacun achète pour obtenir le pardon de ses péchés & la permission de faire gras les jours maigres.

Nous croyons devoir placer à la suite de cette analyse un fait qui seul suffirait pour

établir le mérite de l'ouvrage de M. Robertson, c'est que la cour d'Espagne, satisfaite de l'impartialité judicieuse qui y regne, & de laquelle se sont écartés le plus grand nombre des historiens, a ordonné qu'il fût traduit & publié dans la langue de la nation qu'il intéresse principalement.

II. *Pavé mosaïque découvert à deux lieues d'Yverdun, entre Chaire & Yvonens, dans le bailliage de Grandson.*

L'HELVÉTIE occidentale a été très-peuplée & très-florissante dans les deux premiers siècles des empereurs romains. Le grand nombre d'antiquités & de restes de bâtimens découverts à Avenche, aux environs d'Orbe, à Vindonisse & à Augst, prouvent que les habitans de ces villes étaient aisés, & qu'on y cultivait les arts. Nous apprenons par la table Théodosienne, qui porte aussi le nom de carte itinéraire de Peutinger, qu'il y avait un chemin entre Avenche & Yverdun; la carte assigne dix-sept milles romains pour la distance entre ces deux villes, ce qui répond assez à la distance par la route actuelle. Yvonens & Chaire, par conséquent le pavé mosaïque qu'on vient de découvrir, devaient se trouver sur la route ancienne. Il n'est pas surprenant qu'il y

ait eu des établissemens dans ces quartiers, situés au bord d'un beau lac, placés favorablement en tout sens, ils devaient être habités. On voit, dans une lettre citée par l'auteur de l'apologie d'Avenche, imprimée à Berne en 1710, qu'on avait découvert au commencement du siècle un fragment d'inscription romaine sur la hauteur de Chaire. L'auteur dit qu'on ne lisoit plus que le seul mot *Catoni*, ce qui ne donne aucunes lumieres. Avenche était la capitale de l'Helvétie du tems de Vitellius; c'est ce que nous apprend Tacite. Le pays ou canton qui s'appellait *Aventicensis*, renfermait, selon toute apparence, une partie de ce pays; quoique, selon l'opinion de quelques savans, Orbe ou *Urba*, fût la capitale d'un district qui porte le nom de *Verbigenus*; & dans ce cas-là, on ne peut supposer que deux des quatre cantons, dans lesquels l'Helvétie était partagée, selon Jules César, se touchassent de si près. Le voisinage de la ville d'Avenche & du lieu où notre mosaïque a été découverte, donne lieu de conjecturer qu'elle pourrait bien être du même siècle que le pavé d'Avenche, décrit par M. Schmidt. Le hasard pourrait avoir seul contribué à cette découverte, ainsi qu'à la plupart de celles de ce genre qu'on a faites en Suisse. C'est ainsi que le même

pavé d'Avenche, dont on vient de parler, ayant déjà été découvert en 1707, par les soins d'un ballif de Graffenried, ensuite recouvert, pour satisfaire l'amodiateur du champ où il était, & qui ne vouloit pas perdre le fruit d'une moisson, après avoir été entièrement oublié, reparut en 1749. On pourrait s'égayer aux dépens de la barbarie Suisse, si l'on ne savoit par les relations de M. Winkelman, combien on a apporté de négligence dans le royaume de Naples, dans la patrie des arts & des maîtres du monde, à la conservation d'une partie des antiquités précieuses d'Herculanum & de Pompeia. Le pavé mosaïque près de Chaire, dont un graveur Français, nommé Boilly, demeurant à Fribourg en Suisse, vient de donner une très-jolie estampe, mérite l'attention des amateurs. Il est de figure quarrée parfaite; chaque côté, selon l'échelle ajoutée au bas de la planche, a seize pieds & demi, sans doute pied de roi. Les pieces de rapport, dont cette mosaïque, que les anciens appellaient *opus tessellatum*, est composée, ont environ trois lignes de diamètre; elles sont par conséquent de la moitié plus petites que celles du pavé d'Avenche; & dès lors, l'effet en est plus agréable. Sans doute il formait le parquet d'une salle; & l'on a lieu de croire qu'en continuant les

fouilles, on trouverait les restes du bâtiment dont elle faisait partie. La fable d'Orphée, attirant les animaux par l'harmonie de sa lyre, représentée dans les compartimens de ce pavé, nous donnerait lieu de dire que cet appartement était une salle de musique, si nous trouvions à propos de nous livrer à des conjectures aussi incertaines qu'inutiles. On peut croire que le propriétaire était un homme aisé; la construction d'un parquet de cette espèce, dans lequel il entre plus de huit cents mille petites pièces, ne pouvait convenir qu'à un homme riche. Le lion qui est couché aux pieds d'Orphée, est le seul animal étranger à la Suisse qu'on y remarque. Un bouc & une chèvre, un cerf & une biche, occupent les quatre coins du carré intérieur, qui est renfermé en trois bordures d'un très-bon goût. Un cheval & un ours sont placés aux deux côtés du tableau du milieu, où l'on voit Orphée assis au pied d'un arbre. On reconnaît dans sa main droite le *plectrum* ou instrument dont on pinçait la lyre. Les figures sont joliment dessinées. Ce pavé nous rappelle la mosaïque de Palestrine, que l'abbé Barthélemy assigne au règne de l'empereur Adrien; elle n'est pas plus grande que le pavé de Chaire. L'abbé Barthélemy a observé que l'artiste a placé dans ce parquet

les animaux natifs de l'Egypte. Ne semble-t-il pas que celui de notre pavé s'est proposé de représenter les animaux de l'Helvétie? Ne pourrait-on pas aussi conjecturer que, par une allégorie, il a voulu indiquer que ce pays, soumis aux Romains, leur devait la connaissance des arts agréables, & des mœurs plus douces? Sans doute les Helvétiens du siècle d'Adrien & des Antonins, étaient de tout autres gens que ceux qui, du tems de Jules César, mirent leurs villes en cendres, pour s'établir dans les Gaules. Mais en se civilisant, les Helvétiens s'accoutumèrent à l'obéissance. Du tems de la république romaine, ils battirent les armées romaines. Le général de Vitellius, ce Cecinna dont Tacite nous a transmis l'expédition en Helvétie, en eut bon marché.

Il est à désirer que les gouvernemens de Berne & de Fribourg, qui ont ordonné qu'on eût soin de ce pavé, fassent veiller avec plus de soin à sa conservation qu'à celui d'Avenche, qui a presque entièrement péri, par la négligence de ceux à qui on en a confié la garde.





SECONDE PARTIE.
NOUVELLES LITTÉRAIRES.
DE L'EUROPE.

I. *Essai sur le commerce de Russie, avec l'histoire de ses découvertes. A. Amsterdam, chez Marc-Michel Rey; à Maastricht, chez Dufour; & à Paris, chez Morin, libraire, dans le jardin du palais royal. 1777.*

LA Russie, presque ignorée il y a soixante ans, est devenue dans ce court espace, une puissance prépondérante en Europe & même en Asie. En vain le génie actif de ses souverains aurait entrepris de l'élever à ce haut degré de gloire; en vain ils auraient tenté de franchir les barrières opposées par l'ignorance & la barbarie à son agrandissement, si la fertilité du sol & l'abondance des productions en tout genre n'eussent offert des sources de richesses toujours ouvertes à leurs desseins. Les grandes entreprises veulent de grands moyens, & c'est à la terre qu'il faut demander ceux-ci. Le citoyen peut les faire circuler; & de cette circulation, qui est l'ame du commerce, naissent dans le système politique actuel toutes les

ressources des états. Quand on veut connaître le nerf de leur prospérité, & le mobile de leur influence, c'est dans la nature & l'étendue de leur commerce qu'il faut les chercher. Tel est l'objet que l'anonyme se propose de traiter à l'égard de la Russie : objet tout neuf pour le public, dit-il avec raison, & pour les négocians. C'est un service à rendre à ces derniers particulièrement, ajoute-t-il, que de fixer leur jugement, & d'éclairer leurs spéculations sur un commerce totalement différent de celui des autres états, & dont l'ignorance a entraîné la ruine d'un grand nombre de capitalistes de différentes nations.

Après des considérations succintes sur le commerce de Russie en général, notre auteur s'arrête sur son commerce intérieur & extérieur. Celui-ci se fait par terre ou par mer, & ce dernier par la mer Caspienne, la mer Noire, la mer Blanche & la Baltique. Ces objets sont traités en détail, chacun dans un chapitre particulier. Il passe ensuite au commerce de la France en Russie. Ce commerce est peu de chose pour plusieurs raisons ; entr'autres, par le mauvais succès des tentatives que des capitaines inexpérimentés ont faites dans les mers du nord ; d'où est venu le préjugé absurde que la navigation n'y pouvait

être heureuse aux navires français. Cependant il est de l'intérêt de la Russie & de la France d'agrandir & de protéger leur commerce. De là, l'auteur passe à des considérations non moins justes, sur le change & les monnoies russes, & sur les usages du commerce de cet empire. Son ouvrage est terminé par un précis des découvertes & du commerce de la Russie dans la mer orientale & en Amérique. Nous ne devons pas omettre qu'en parlant du commerce intérieur, on donne la description des provinces les plus productrices de l'empire, & le détail de tous les articles qu'elles fournissent au commerce. En traitant du commerce maritime, on ne laisse rien à désirer sur son histoire depuis son commencement jusqu'à nos jours, dans les cinq mers qui environnent la Russie.

Ce n'est point une apologie qu'on propose ici, mais un tableau vrai du commerce, où l'on ne déguise ni les vices du gouvernement, ni ceux de la nation, ni les fautes que les importateurs, quels qu'ils soient, commettent dans leurs opérations. On va en voir quelques exemples dans les divers passages que nous allons détacher de cet essai.

Point de commerce sans agriculture, & cette base a bien peu de solidité en Russie.

“ La culture des terres , dit l'anonyme , demande des hommes libres , aisés & laborieux. Le payfan russe est robuste ; mais il est esclave , & conséquemment sans émulation ; privé de toute espece de propriété , quel intérêt aurait-il à l'augmentation des récoltes , à l'amélioration des terres ? Pourquoi s'efforcerait-il de se procurer un superflu dont il ne peut disposer , qu'il n'est pas même sûr de conserver ? Le payfan russe est donc paresseux , & il ne travaille que pour subvenir aux besoins de la nature & à la double taxe qu'il paie à son prince & à son seigneur. L'étranger qui habite Moscou ou Pétersbourg , est étonné de la quantité immense de fumier & d'immondices qui restent entassés dans les cours de toutes les maisons. Non-seulement il ne se présente personne pour acheter des sucs productifs , propres à fertiliser les terres stériles ; mais on est encore obligé de payer la police pour en être débarrassé. Cependant , quand même on ne devrait pas mettre à profit ce que par-tout ailleurs on recueille avec soin , il serait prudent d'arracher du sein des villes des germes de peste & de maladies contagieuses. . . . Chez beaucoup de peuples qui se piquent de lumieres & de philosophie , l'agriculture est l'art des hommes opprimés ; en Russie , c'est celui des esclaves. „

La noblesse abandonne à ses paysans l'usufruit de ses terres, moyennant une redevance de trois roubles par tête mâle pour les meilleurs fonds, & proportionnellement pour les autres. " Cet arrangement, dit l'auteur, produirait peut-être un avantage pour ces paysans, s'ils connaissaient l'émulation & la liberté; mais il n'en résulte que deux inconvéniens : l'un, qu'il n'y a que les terres excellentes de cultivées dans un pays qui manque de bras; & l'autre, qu'une grande partie de ces êtres malheureux quitte les champs pour se livrer au trafic, dans l'espérance de payer son tribut avec une partie de ses profits. C'est pour s'opposer à cette désertion, que le gouvernement russe a fait publier un ukase ou ordonnance au mois de mai 1775, qui borne au terme de six années le pouvoir des seigneurs d'accorder à leurs sujets la liberté de s'absenter & de se fixer dans les villes pour y faire le commerce. „

Le commerce d'exportation & d'importation est extrêmement gêné en Russie. Les loix y défendent aux étrangers, non-seulement d'acheter les productions du pays dans les provinces & dans les ports, de leurs propriétaires naturels, mais même d'y débiter les marchandises qu'ils ont importées. L'un & l'autre se font par les mar-

chands nationaux, auxquels on est astreint d'acheter & de vendre. Aussi en connaît-on qui ont en capitaux jusqu'à six millions de roubles. Mais ce privilege n'est pas purement gratuit. Il est grevé de conditions onéreuses, dont voici les principales d'après l'anonyme. "Telle est entr'autres la vente du sel & celle des eaux-de-vie. Les marchands russes sont assujettis, à tour de rôle, à la collecte de ces deux denrées pour le compte de la couronne. Quant au sel, ils sont obligés de se transporter dans les villes où sont les magasins, de le vendre & de le livrer aux regratiers. Quant aux eaux-de-vie, ils doivent les recueillir des différens vendeurs, leur en payer le prix avec l'argent d'une caisse particulière, toujours subsistante & appartenante à la couronne, les livrer ensuite aux fermiers du gouvernement, & enfin en recevoir le montant. Ils sont responsables, dans l'une & l'autre charge, des sommes qu'ils ont à recouvrer, & ils doivent les fournir de leurs fonds, lorsque le paiement n'en est point fait; soit qu'il soit arriéré, soit qu'il soit impraticable; de sorte que, forcés de négliger d'une part une profession qui leur procurait du bien, & de l'autre de livrer celui qu'ils ont déjà gagné pour remplir les non-paiemens, ils ne peuvent que courir à une faillite ruineuse. Il leur

reste, à la vérité, un moyen de s'exempter de ces services, & les riches ne manquent pas de l'employer : c'est de payer des gens en place ou en grande faveur. Mais outre qu'une grande partie ne saurait faire d'aussi grands sacrifices, cet expédient est sujet à l'inconvénient d'avoir sans cesse à remplir des bouches toujours ouvertes; & d'ailleurs les révolutions de la faveur & du pouvoir peuvent à chaque instant faire renaître les mêmes embarras & les mêmes périls. Nous ajouterons que ces charges n'en tombent pas moins sur les commerçans, & d'une manière plus onéreuse, puisque ceux qui ont moins de fortune sont obligés de les remplir à la place des plus riches, qui s'en sont exemptés à force d'argent.

Le commerce de la mer Noire est un des plus grands avantages que la Russie ait cru obtenir dans son dernier traité de paix avec les Turcs, puisque, pour en jouir, elle est sur le point de s'engager dans une nouvelle guerre. Après avoir indiqué les moyens d'établir solidement ce commerce, l'anonyme poursuit ainsi : « Il est donc vrai que la Russie a les moyens de former une marine marchande sur la mer Noire; mais ce n'est pas assez d'avoir des vaisseaux & des matelots; la navigation n'est que le véhicule

véhicule du commerce; les négocians en font les moteurs. Toute puissance qui veut faire son commerce par elle-même, doit avoir des maisons nationales, versées dans la connaissance de ce commerce, pourvues de fonds suffisans, & accréditées dans l'étranger. La Russie a beaucoup à desirer de ce côté-là. Parmi les négocians, ceux qui possèdent de grands capitaux sont engagés dans les affaires de la Baltique. Il n'est pas raisonnable de penser qu'on parvienne à leur persuader d'abandonner un commerce connu, où ils ont leurs fonds & où ils s'enrichissent, pour se jeter dans une carrière nouvelle qui offre beaucoup de risques & des profits très-incertains ou du moins très-éloignés. En général, ils manquent de crédit, sans lequel il ne peut y avoir de liaisons solides & d'affaires étendues; d'ailleurs ils n'ont aucune notion du commerce du Levant & de la Méditerranée, essentiellement lié avec celui de la mer Noire, & sans lequel ce dernier ne s'élève jamais à un certain degré de considération. Dans cet état, les Russes ne sauraient de long-temps exporter eux-mêmes les productions de leur sol. La Russie ne peut donc se dispenser de recourir aux étrangers, pour donner à ses sujets les élémens du commerce de la mer Noire. Mais à quelle nation s'adres-

sera-t-elle de préférence ? Quels engagements devra-t-elle contracter pour cimenter des avantages réciproques ? Pierre I. ne voyait pas de pays en Europe dont les liaisons dussent être plus avantageuses à son empire, que la France. Si ce prince pensait ainsi relativement au commerce de la Baltique, à combien plus forte raison n'eût-il pas porté le même jugement sur celui de la mer Noire ? En effet, outre la faveur des productions de son sol & de ses manufactures, qui sont les plus convenables aux besoins de la Russie, la France possède des avantages que nulle autre nation ne peut offrir, par la proximité de ses ports dans la Méditerranée, & sa prépondérance dans les mers du Levant. Qu'on y joigne ceux de n'avoir pas besoin de privilège, de pouvoir étendre le change de la Russie, de favoriser la navigation de cette puissance, de contribuer aux progrès des arts dans l'empire, enfin d'être la plus ancienne alliée de la Porte ; & l'on se convaincra de l'importance d'un commerce direct entre les deux états.

En cherchant les raisons pour lesquelles les Français qui étaient appelés, à tant de titres, au commerce de Russie, l'ont laissé envahir presque tout entier par les Anglais, on s'arrête à celle-ci : « L'Angleterre n'a

jamais connu d'autre politique , depuis Cromwel , que celle de son commerce.... Les Anglais , poursuit-on , avec la plus forte ambition du commerce , ont le pouvoir , & plus encore le courage de lui faire des sacrifices. Lorsque le baron de Wolf vint en Russie dans les derniers jours d'Elizabeth , il trouva les Prussiens en possession de fournir l'habillement de l'armée impériale. Il conçut le projet de transporter cette branche importante à sa patrie. Il n'y avait d'autre moyen que de livrer les draps à plus bas prix. Il fallait perdre 200 mille roubles ; il les perdit & emporta la préférence. Cette opération déconcerta les Prussiens ; leurs fabriques tombèrent ; & lorsque l'Anglais fut assuré de leur impuissance de se relever , il remit la livraison des étoffes sur le prix fixé par les Prussiens. Le gouvernement d'Angleterre ne laissa pas la conduite de Wolf sans récompense ; il lui envoya une vaisselle d'argent au coin des armes de la couronne : il fit plus , il le nomma son consul , & bientôt après , son résident à la cour de Russie. „

Voici les notions sur la manière dont les Russes négocient , qui peuvent être utiles aux commercans étrangers. „ La bonne-foi des Russes est pour eux , selon l'anonyme , ce que la foi punique était pour les Ro-

main, & même à plus juste titre, parce que Rome, inique & avide de conquêtes, était en possession de calomnier tous les peuples qui osaient lui résister. Pierre I ne fera point taxé d'avoir méconnu son peuple : or il le jugeait trop rusé pour n'être pas fourbe. Les marchands russes étudiaient sans cesse les moyens de tromper l'étranger dans le poids, la qualité & l'aunage des marchandises. Un négociant étranger, venant de faire une emplette, fit chercher des poids chez un Russe de sa connaissance. Celui-ci lui fit demander de quelle sorte de poids il voulait se servir; si c'était pour vendre ou pour acheter. Il n'y a pas longtemps qu'il s'éleva une plainte devant le sénat, au sujet d'une fraude commise par les marchands nationaux. Ils avaient augmenté les liens de leurs rouleaux au point que cela leur procurait un gain de dix pour cent au-delà du prix de leurs marchandises. Le sénat défendit de mettre aux rouleaux des liens qui excéderaient le poids de trois pour cent. Les Russes n'ont pas resté sans ressources; ils ont mis des liens si légers, si minces, qu'ils ne font plus qu'un objet d'un demi pour cent, & ils se font payer du reste des trois pour cent, que le sénat leur a, disent-ils, accordés ».

Entre plusieurs loix qui sont préjudicia-

bles aux commerçans étrangers, nous citerons le règlement qui leur impose la nécessité de tenir & de louer à la douane des magasins appartenant à la couronne. De cette loi asservissante, résultent trois grands inconveniens pour les négocians étrangers, dont le principal est qu'ils sont exposés aux visites, toujours imprévues & souvent injustes, que la rivalité ou l'inimitié des marchands nationaux ne manque point de multiplier ; ce dernier inconvénient est sans doute le plus funeste, puisqu'il porte l'empreinte de la vexation. Il y a plusieurs exemples d'étrangers ruinés par cette espece d'inquisition.

La population de cet empire est très-peu considérable, puisque notre auteur ne la porte qu'à 14 millions. L'agriculture y est des plus languissantes ; l'industrie ne fournit qu'au commerce intérieur ; le caractère national ne peut qu'éloigner les étrangers, puisque toutes les loix sont oppressives du commerce d'importation. Dans cet état des choses, on est tenté de demander comment le commerce de Russie peut être si considérable, si lucratif à l'empire, qui a une balance annuelle de près de 8 millions de roubles de profit, & si digne de l'ambition des étrangers ; comment étant uniquement entre les mains des nationaux, qui ne s'oc-

cupent qu'à tromper, qui exercent toute la tyrannie de l'exclusif, peut-il, nous ne disons pas faire des progrès, mais se soutenir, &c. L'auteur serait bien capable de résoudre toutes ces questions; & ce serait la matière d'un second volume, qui n'intéresserait pas moins que le premier. On trouve dans celui-ci des connaissances approfondies du commerce de Russie, des moyens de lui donner plus d'extension & d'activité, des intérêts de cette puissance; en un mot, des vues très-judicieuses & très-utiles à cette couronne, à ses commerçans nationaux, & aux étrangers qui désireraient former des liaisons solides & fructueuses dans ce vaste empire.

III. Histoire naturelle générale & particulière, servant de suite à l'histoire naturelle de l'homme. Par M. le comte de Buffon, intendant du jardin & du cabinet du roi, de l'académie française, de celle des sciences, &c. Supplément, tome VIII, 1778, in-12.

CE volume contient un grand nombre d'additions à différens articles de l'histoire naturelle. Dans la première, M. de Buffon confirme, par ses observations & par celles qu'il a pu rassembler, l'existence des corps

glanduleux dans les ovaires ; existence dont quelques phyficiens avaient paru douter , quoiqu'il eût découvert le réservoir réel de la liqueur féminale des femelles , filtrée par ces corps glanduleux , qui croissent dans l'âge de puberté des femelles , & peu de tems avant qu'elles entrent en chaleur. Dans la femme , où toutes les faisons sont égales à cet égard , ces corps glanduleux commencent à paraître , lorsque le sein commence à s'élever ; & les corps , dont on peut comparer l'accroissement à celui des fruits par la végétation , augmentent en effet , en grosseur & en couleur , jusqu'à leur parfaite maturité. Chaque corps glanduleux est ordinairement isolé. Il se présente d'abord comme un petit tubercule formant une légère protubérance , sous la peau lisse & unie de l'ovaire ; peu après il soulève cette peau fine , & enfin il la perce , lorsqu'il parvient à sa maturité. Il est d'abord d'un blanc jaunâtre , qui bientôt se change en jaune foncé , ensuite en rouge - rose , & enfin en rouge couleur de sang. Ce corps glanduleux contient , comme les fruits , la semence au dedans ; mais au lieu d'une graine solide , ce n'est qu'une liqueur qui est la semence de la femelle. Dès que le corps glanduleux est mûr , il s'entrouvre par son extrémité supérieure ; & la liqueur féminale contenue

dans sa cavité intérieure, s'écoule par cette ouverture, tombe goutte à goutte dans les cornes de la matrice & se répand dans toute la capacité de ce viscere, où elle doit rencontrer la liqueur du mâle, & former l'embryon par leur mélange intime, ou plutôt par leur pénétration.

M. de Buffon est le premier qui ait soupçonné les fonctions de ces corps glanduleux qui avaient été apperçus par les anatomistes. Il entre dans des détails fort intéressans sur la végétation, le développement, l'affaïssement & le desséchement de ces corps, qui germent l'année suivante avant la chaleur de la femelle; ceux de la femme sont dans un travail continuel. D'après cette exposition, M. de Buffon explique différentes maladies du sexe, il détruit le système des œufs, & se sert de sa découverte, pour appuyer son système des molécules organiques; matière à laquelle il donne un nouveau développement dans les additions aux articles des variétés dans la génération & de la génération spontanée, des volumes III & IV de l'édition *in-12*. Cette addition contient des faits bien étonnans, ainsi que les additions aux articles de l'accouchement & de l'enfance.

On trouve dans l'addition, à l'article de la puberté, des réflexions ingénieuses &

philosophiques sur cet âge , & un exemple terrible des effets qui résultent de la contrainte qu'on impose mal-à-propos à la nature , dans cet âge où l'homme n'aspire qu'à se reproduire. Cet article devrait être médité par ces peres barbares, qui condamnent leurs enfans au célibat. C'est un mémoire adressé à M. de Buffon par un homme que ses parens avaient destiné à l'état ecclésiastique ; il rend compte des tourmens qu'il eut à éprouver, lorsque, étouffant ses desirs & ne se permettant aucun mouvement qui eût trait à l'inclination de la nature, il captivait ses regards & ne les portait jamais sur une personne du sexe. Cependant le besoin de la nature se faisait sentir si vivement, qu'il se faisait des efforts incroyables pour y résister ; & de cette opposition , de ce combat intérieur , il en résultait une stupeur, une espee d'agonie, qui le rendait semblable à un automate & lui ôtait jusqu'à la faculté de penser. La nature , autrefois si riante à ses yeux , ne lui offrait plus que des objets tristes & lugubres. Cette tristesse dans laquelle il vivait , éteignit en lui le desir de s'instruire ; parvenu stupidement à l'âge auquel il fallut se décider pour la prêtrise , il se traîne au pied des autels. L'attention avec laquelle il veillait sur lui pendant le jour, empêchait les ima-

42 JOURNAL HELVETIQUE.

ges obscènes de faire sur son imagination une impression assez vive & assez longue pour émouvoir les organes de la génération au point de procurer l'évacuation de la liqueur féminale ; mais pendant le sommeil la nature obtenait son soulagement : ce qui lui paraissait un désordre qui l'affligeait , parce qu'il craignait qu'il n'y eût de sa faute, en sorte qu'il diminua considérablement sa nourriture ; il redoubla sur-tout son attention & sa vigilance sur soi-même , au point que , pendant le sommeil , la moindre disposition qui tendait à ce désordre , l'éveillait sur-le-champ , & il l'évitait en se levant en sursaut.

Il y avait, continue l'auteur de ce mémoire , un mois que je vivais dans ce redoublement d'attention , & j'étais dans la trente-deuxième année de mon âge , lorsque tout-à-coup cette continence forcée porta dans tous mes sens une sensibilité , ou plutôt une irritation que je n'avais jamais éprouvée. Etant allé dans une maison , je portai mes regards sur deux personnes du sexe qui firent sur mes yeux , & delà dans mon imagination , une si forte impression , qu'elles me parurent vivement enluminées , & resplendissantes d'un feu semblable à des étincelles électriques. Une troisième femme qui était auprès des deux autres , ne me

fit aucun effet. Je la voyais telle qu'elle était. Je me retirai brusquement, croyant que cette apparence était un prestige du démon. Dans la même journée, mes regards ayant rencontré d'autres personnes du sexe, j'eus les mêmes illusions. Le lendemain je vis dans la campagne des femmes qui me causerent les mêmes impressions ; & lorsque je fus arrivé à la ville, voulant me rafraîchir à l'auberge, le vin, le pain & tous les autres objets me paraissaient troubles, & même dans une situation renversée. Le jour suivant, environ une demi-heure après le repas, je sentis tout-à-coup dans tous mes membres une contraction & une tension violentes, accompagnées d'un mouvement affreux & convulsif, semblable à celui dont les attaques d'épilepsie les plus violentes sont suivies. A cet état convulsif, succéda le délire ; la saignée ne m'apporta aucun soulagement ; les bains froids ne me calmerent que pour un moment : dès que la chaleur fut revenue, mon imagination fut assaillie par une foule d'images obscènes que lui suggérait le besoin de la nature.

Il raconte ensuite qu'après plusieurs jours de délire convulsif, l'imagination toujours occupée des mêmes objets, il tomba dans un délire furieux, pendant lequel il prit les quatre colonnes de son lit, en fit un paquet

& les lança contre la porte avec tant de force, qu'elle fortit de ses gonds. Ses parens l'enchaînerent; la vue de ses chaînes fit une impression si forte sur son imagination, qu'il ne put pendant quinze jours voir du fer sans horreur. Comme au bout de ce tems il parut plus tranquille, on le délia; il eut un sommeil calme, mais qui fut suivi d'un accès de délire aussi violent que les précédens : il fortit brusquement de son lit : il avait traversé des cours & des jardins, lorsqu'on l'arrêta. Son imagination était si fort exaltée, qu'il dessinait sur le sol de sa chambre, des plans d'une main si assurée, qu'il les traçait avec la plus grande justesse, quoiqu'il n'eût jamais appris le dessin. Cette singularité & quelques autres que ses parens avaient remarquées pendant le cours de la maladie, leur persuaderent qu'il y avait du sortilège; ils firent venir des charlatans de toute espèce, qu'il reçut très-mal; car quoiqu'il y eût de l'aliénation, son esprit & son caractère avaient déjà pris une tournure différente; il mit ces guérisseurs de sorcellerie en fuite. Il eut plusieurs accès de fureur guerrière, dans lesquels il s'imaginait être successivement Achille, César & Henri IV, exprimant par ses paroles & par ses gestes, leurs caractères, leur maintien & leurs principales actions. Peu de

tems après, il déclara qu'il voulait se marier, croyant voir des femmes de toutes les nations & de toutes les couleurs, des blanches, des rouges, des jaunes, des vertes, &c. quoiqu'il n'ait jamais su qu'il y en eût d'autres que des blanches & des noires. . . Le besoin de la nature pressant, & n'étant plus comme auparavant combattu par son opinion, il opta entre toutes ces femmes : il en choisit d'abord une de chacune des nations qu'il croyait avoir vaincues. Il y en avait une qu'il regardait comme la reine des autres ; c'était une jeune demoiselle qu'il avait vue quatre jours avant le commencement de sa maladie : il en était dans ce moment éperdument amoureux, en exprimant ses desirs tout haut, de la manière la plus vive & la plus énergique : il n'avait cependant jamais lu aucun roman d'amour ; de sa vie il n'avait fait aucune caresse, ni même donné un baiser à une femme ; il parlait néanmoins très-indécemment de son amour à tout le monde, sans songer à son état de prêtre, & il était fort surpris de ce qu'on blâmait ses propos. Un sommeil assez tranquille suivit cet état de crise amoureuse, pendant laquelle il n'avait senti que du plaisir ; & après ce sommeil, revinrent le sens & la raison. Réfléchissant alors, ajoute ce martyr de la cruauté de ses parens, sur la

cause de ma maladie, je vis clairement qu'elle avait été causée par la surabondance & la retention forcée de l'humeur féminale. Il explique ensuite tous les phénomènes & les différens symptômes de cette maladie, de laquelle nous concluons que, s'il y a du mérite à vaincre la nature, il y a bien du danger à la contrarier. Le physique, en fait d'amour, a une si grande influence sur le moral, qu'on ne fait souvent si c'est la pitié ou l'indignation que certains crimes doivent exciter en nous.

Ne se pollueret, maluit ille mori,
est un trait d'héroïsme, qu'il ne faut ni exiger ni attendre de tous les hommes. L'éloge tant répété du célibat, m'a presque toujours donné une mauvaise idée de ses panégyristes. Il serait très-important que des loix sévères ordonnassent qu'avant de condamner les gens de l'un & de l'autre sexe au célibat, on examinât bien, tout préjugé à part, s'ils sont en état de supporter leur supplice. On enterrait vivantes les vestales qui manquaient à leurs vœux : c'étaient ceux qui avaient reçu ces vœux indiscrets, qu'il fallait punir ; elles avaient cédé au penchant irrésistible de la nature, & ils l'avaient outragée, en feignant de méconnaître son empire.

Les autres additions roulent sur les hom-

mes d'une grosseur extraordinaire, sur les géans & les nains, sur la nourriture de l'homme dans les différens climats, sur la vieillesse & la mort, sur la vue, le strabisme, les yeux louches, sur le sens de l'ouïe, sur le degré de chaleur que les hommes & les animaux peuvent supporter pendant un petit espace de tems; sur la variété de l'espèce humaine; la couleur des negres, les nains de Madagascar, le Patagons, les Américains, les insulaires de la mer du Sud & les habitans des Terres australes, sur les blafards & les negres blancs, sur les monstres. Tous ces objets sont traités avec autant de philosophie que d'éloquence.

IV. *Jac. Wernischek, M. D. card. & archiep. Viennensis Archiatri, systema medendi, &c.* C'est-à-dire, *Système de médecine conforme à la nature.* Par M. Wernischek. A Vienne, 1778, in-8.

CE n'est ici que le premier tome de ce système; mais si l'auteur consulte le public, il lui fera grace de la continuation d'un ouvrage purement inutile : le titre promet beaucoup, & ce titre n'est rien moins que rempli. M. Wernischek promet un système de l'art de guérir, suivant les

indications de la nature ; mais par malheur le médecin oublie son système & s'épuise en raisonnemens inutiles ; c'est un vrai radotage ; il retrace des subtilités scolastiques, oubliées depuis cent ans au moins. Suivant lui, la nature est un assemblage de puissances, dont chacune concourt au mécanisme de l'organisation, à la conservation ou à la destruction de l'individu. Au reste, l'auteur s'escrime à outrance contre ceux qu'il appelle les Helmontiens, les Stahlens, &c. Il les accable d'argumens qui, à la vérité, ne prouvent pas grand chose, comme son livre ne prouve rien du tout.





TROISIEME PARTIE. PIECES FUGITIVES.

I. *Lettres de Sophie, ou voyage de Memmel jusqu'en Saxe. Extrait de l'allemand. Suite.*

LETTRE LIX.

Sophie à Henriette.

Königsberg, jeudi 23 juillet.

DÉCHIREZ cette lettre, ma chere Henriette, pour qu'elle ne soit vue de personne, sur-tout qu'elle ne tombe pas sous les yeux de maman : j'aurais trop à rougir si elle apprenait à quoi m'a exposée mon extravagante démarche avec madame Grob.

J'étais hier sur la porte de l'hôtel, fort agitée, de crainte que M. Puff ne vint dès le soir retirer ses présens, comme je l'en avais prié. — Je vis dans ce moment passer en carrosse le jeune M. Grob, & je pris brusquement la résolution d'aller chez sa mere ; car je savais qu'il ne reviendrait de son jardin, selon sa coutume, que le lendemain matin. Je pris des porteurs ; je fus annoncée ; on m'introduisit dans une chambre, où je trouvai, au lieu de la dame du

70 JOURNAL HELVETIQUE.

logis, ~~un homme~~ que je pris pour un ~~se-~~^{crétaire.}

“ Mamzelle, me dit-il d'un ton familier, & qui était assorti à mon ajustement très-négligé, je venais de recevoir l'ordre de vous faire appeler. Je suis charmé de n'avoir pas eu le tems de l'exécuter; il sera plus aisé de finir cette affaire sans bruit. ”

“ Et de qui aviez-vous reçu cet ordre, monsieur ? ”

De la police. ”

(Je continuerai mon récit, ma chère Henriette, sans vous exprimer tous les mouvemens qui m'agiterent successivement.) :

“ Avez-vous cet ordre par écrit ? ”

Vous le lirez plus à votre aise sur cet imprimé. A ces mots, il me donna la gazette du jour précédent, où je lus ces mots :

“ On a perdu dans une maison de cette ville, une paire de boucles de souliers de brillans, façon à l'anglaise, plus oblongues que rondes. Les pierres ne sont pas de la première eau, quoique très-belles. — Ce bijou est aisé à reconnaître, à la chappe & à l'ardillon qui sont d'acier incrusté d'or. Celui qui pourra en donner quelques indices, recevra vingt ducats au bureau de cette gazette. ”

C'était exactement la description de mes

boucles. Mais quel était le but de cet avis? C'est ce qu'il me fut impossible d'imaginer. Le seul cas possible qui me vint à l'esprit, c'est que M. Puff avait acheté ces boucles de quelque filou. Je sentais qu'en laissant entrevoir ma conjecture, je m'exposais moi-même au plus honteux embarras, & M. Puff à des difficultés qui retomberaient sur moi.

L'homme à qui je parlais aperçut mon embarras; & quoique nous fussions seuls, il me dit à l'oreille: "Je suis fâché pour vous, ma chère demoiselle. C'est dommage qu'une si charmante personne soit engagée dans une affaire de ce genre. Hâtez-vous, je vous prie, de voir comment vous arrangerez cela."

"Je pense, monsieur, que vous devriez être convaincu de mon innocence; & si vous l'êtes, vous devez rougir de me traiter comme si j'étais capable de commettre une infamie. Permettez-moi de vous dire...." Ici les mots s'arrêtèrent au bout de ma langue. Je sentis combien il est amer d'être soupçonnée d'une action honteuse; & je vis en même tems l'impossibilité de me tirer d'un mauvais pas où m'avait entraînée une étourderie étonnante.

"J'avoue, me dit-il en continuant à parler bas, que cela ne vous va point du tout. . .

Mais toutes les apparences sont contre vous. A ces mots, il tira l'étui & les boucles pour les comparer avec la description.

L'affectation avec laquelle il parlait bas, me donna du courage. J'admire en ce moment la fermeté que peut inspirer une bonne cause. J'arrachai les boucles, & m'approchant d'un cabinet : „ s'il y a ici quelqu'un qui écoute, qu'il soit aussi sincère que moi. „ A ces mots, j'ouvris la porte, contre laquelle la dame Grob était tellement collée, qu'elle tomba tout de son long dans l'appartement. Elle se releva en criant à l'homme de s'emparer de l'étui. Mais prenant un air qui ne lui parut sans doute pas indifférent : „ J'espère, monsieur, lui dis-je, que vous ne vous permettez aucune violence contre une personne qui n'est certainement pas sans appui. Si votre emploi l'exige, vous pouvez procéder; écrivez, monsieur, que je suis innocente, & que vous vous en êtes convaincu sans avoir eu besoin d'une plus ample information. Après cela, tirez-vous d'une affaire dans laquelle un honnête homme ne peut pas se laisser employer. „

Il fut frappé : cependant il me prit par le bras ; mais je me retirai, en lui disant : „ songez que je ne suis pas tout-à-fait étrangère. „

„ Ne tranchez pas de l'importante ; ne

faites pas sonner si haut votre innocence, s'écria madame Grob, & rendez l'étui de bonne grace. „

“ Etes-vous juge ou partie dans cette affaire, madame ?

Cela peut vous être indifférent, repliqua-t-elle en mauvais français. Qu'est-ce que cela vous fait ? *Je prétends être obéie.* „ En même tems elle me saisit la main que je venais de mettre dans ma poche.

Le secrétaire fortit, en disant : “ je ne suis pas assez instruit, madame ; il faut que j'aille prendre des ordres plus précis. „

Mon adversaire était plus forte que moi ; il lui fut facile de s'emparer de l'étui. „ Eh bien, mademoiselle, *m'obstinerez-vous à présent ?* (Les mots soulignés furent dits en français.) Préparez-vous à paraître devant un autre tribunal. *Pariez-vous que vos affaires iront mal ? Pouviez-vous vous embarquer plus mal que cela ?* ;

“ Ce ne sera qu'à la dernière extrémité, (ô comme je tremblais !) que je dirai ce qu'un juge doit savoir de cette affaire. Mais j'offre de parier la valeur des boucles, que dans ce cas vous ferez — mauvaise figure dans tout ceci. „

Je crois, *j'imagine assez que vous pouvez être une princesse de théâtre.*

Ici je perdis patience. *Madame*, lui dis-

je en imitant son ton précieux, ce style bigarré vous donne un très-grand ridicule, & dérange votre sérieux. Parlons français; cela m'amusera & vous fera voir à qui vous avez à faire.

Elle fut assez sotte pour accepter le défi. Et comme elle ne pouvait exprimer qu'imparfaitement, ou point du tout, ce qu'elle pensait; je fus; il faut l'avouer, si ironique, & elle si grossièrement méchante, que nous aurions donné un spectacle amusant à un spectateur déintéressé. Je lui représentai, car elle m'accusa ouvertement de larcin, que ma cause devait être bonne, puisque je lui avais offert les boucles à vendre sans le moindre détour, que dès lors je ne m'étais point cachée, que j'étais venue chez elle; il y a quelques jours, & qu'aujourd'hui je n'avais pas craint de me rendre dans sa maison sans me faire accompagner. J'ajoutai que le fonds de cette affaire était tel que je ne pouvais le raconter sans blesser des personnes considérables; que si elle me proffait, c'était sur elle qu'on s'en prendrait des suites, qui ne manqueraient pas d'en résulter.

Elle parut sentir ce que je voulais dire; mais ou elle a suivi de mauvais conseils, ou elle a été aveuglée par le ressentiment de ma lettre. « Il faut que vous soyez sûre

de votre fait, dit-elle avec un rire forcé, car vous savez bien menacer. Je conjecture que vous êtes à quelque général Russe. (Elle répéta plusieurs fois la même idée beaucoup plus clairement.) Et si cela est, c'est un bonheur pour moi que mon mari soit appelé par son emploi à se mêler de cette affaire : mais il se peut aussi facilement que vous êtes une aventurière, & c'est ce qu'il faudra voir. Si vous êtes dans le cas, il est moins honteux d'avouer que vous n'êtes pas une vestale, que de vous exposer à des perquisitions qui seront à coup sûr très publiques. »

Il me fut impossible de souffrir patiemment les insultes de cette femme. A peine la honte & la colere me permirent-elles de dire qu'il y avait un troisième cas.

« Sottise ! s'écria-t-elle, vous verrez qu'il faudra vous croire l'épouse de quelque jeune seigneur que vous n'osez pas nommer. O mademoiselle ! le fils d'un simple particulier ne peut pas faire des présens de ce prix. Si quelqu'un peut croire cela, il faut que la nature ne lui ait pas donné plus de bon sens qu'à vous. — Quoi qu'il en soit, je ne fais comment j'ai pu m'abaisser à tous ces discours avec une fille de votre sorte. Il est tard, on ne peut plus rien faire aujourd'hui. Passez dans cette chambre, &

attendez y demain mes ordres, ou si vous voulez, des ordres supérieurs. »

Quelle autorité auriez-vous, madame, de me retenir prisonnière ?

Elle sourit d'un air insultant, & passa dans la pièce qu'elle m'avait montrée. Je la suivis pour gagner l'escalier ; mais tout-à-coup elle me saisit & me jeta dans un petit cabinet, où il se trouva par bonheur un lit.

Il était dix ou onze heures du soir. La fenêtre donnait sur la rivière, où tout était dans le plus profond silence ; d'ailleurs, quand j'y aurais vu des hommes, je ne me ferais pas hasarder à appeler. J'étais résolue, quelque atteinte que cela pût porter à mon honneur, de lui laisser les boucles, en la priant d'étouffer cette affaire. Je sens bien que je n'aurais pas été capable de prendre cette résolution, si je n'avais pas su que j'allais quitter Königsberg dans peu de jours. Mais elle n'était pas bien ferme ; car je n'en dis pas un mot, lorsqu'un moment après je vis paraître madame Grob, accompagnée d'une vieille servante qui m'apportait de la lumière & quelque chose à manger. Je crois que c'était un hareng frais & une bouteille de bière. Je profitai de la boisson ; car l'inquiétude & la colère me causaient une soif extrême.

Je me jetai sur le lit ; mais le sommeil

s'enfuit loin de moi ; le jour parut avant que je pusse concevoir ce que j'avais à faire & à quoi je devais m'attendre. Ce dont j'étais le plus peinée, c'est le reproche que j'avais à me faire d'être la cause de tout ce qui m'arrivait. Il était fâcheux d'avoir reçu une lettre insolente de cette femme ; mais ce que j'avais imaginé pour me venger, n'était pas autre chose que ce qu'on appelle dans l'autre sexe , une fanfaronade. Qu'on nomme [ainsi] ma démarche, ou qu'on l'attribue à l'orgueil & à l'imprudence : j'étais humiliée d'avoir osé me targuer du bien d'autrui, & de m'être compromise dans l'état de bassesse & d'abandon où je me trouve, avec une femme riche & puissante.

L E T T R E L X.

Suite.

A huit heures je vis paraître la vieille servante, qui me dit que madame m'ordonnait de passer dans son appartement.

Ce fut pour moi une consolation de voir qu'on n'employait aucun domestique de l'autre sexe. J'en conclus que la dame n'était pas si assurée du succès de ses desseins, qu'elle avait voulu le paraître. A l'abri de toute violence, je crus devoir montrer de la fermeté. Je lui fis répondre que j'étais surprise de voir que ses réflexions ne lui eussent

pas fait sentir qu'elle n'avait rien à me commander.

Après un assez long espace de tems , elle vint enfin elle-même. Elle me débita en français un long discours , qui me parut étudié , & qui tendait à dire , qu'elle apercevait que je voulais laisser venir la chose à l'extrémité ; que mon obstination lui faisait pitié ; mais qu'elle se croyait obligée d'envoyer mes boucles au bureau de la gazette , & de m'abandonner à la discrétion de celui qui se trouverait être le propriétaire. Sans me donner le tems de parler , elle montra toujours plus de colere & de grossièreté , jusqu'à ce que son fils ouvrit la porte. Je lui dis , en le voyant paraître , qu'il se ferait avec une personne qu'il ne connaissait point , une très-mauvaise affaire , s'il s'avisait de m'approcher. Cela amena une dispute avec la dame , dans laquelle nous criâmes fort haut , & où je sortis tellement de mon caractère , que j'ai à rougir de m'être dégradée jusqu'à la bassesse de cette femme. La scène ne fut plus qu'un intermède dans le genre le plus bas. Mais elle changea tout-à-coup lorsqu'une femme de chambre annonça M. le professeur T. & à l'instant même le professeur entra.

“ Excusez-moi , madame. On cherche

dans la maison Vanberg , cette jeune demoiselle. J'ai eu le bonheur de trouver les porteurs qui l'ont conduite ici. Il sera nécessaire de hâter son retour. »

• Son trouble fut sensible.

• Enfin elle lui présenta la feuille publique. “ Mademoiselle , ajouta-t-elle , m'a offert , il y a quelque tems , ces boucles à vendre ; il était de mon devoir de les faire remettre à celui à qui elles appartiennent. ”

Il demanda la permission de m'entretenir en particulier. Je ne cherchai point à m'excuser , je lui racontai la chose en deux mots , mais avec toute la confusion que vous pouvez imaginer. J'étais trop humiliée pour chercher de vains déguisemens. Je finis en lui montrant cette lettre insolente.

Ce galant homme chercha à me dérober son extrême surprise & , comme je dois le croire , tout le blâme dont il m'accablait. Madame Grob nous conduisit dans la salle.

• “ Avec qui ai-je précisément à faire , dit M. T. ? Sans doute , madame , que c'est avec M. votre époux ? ”

• “ Non ; je n'ai pas voulu l'importuner de cette misère. ”

• “ C'était cependant une affaire dépendante de son emploi. ”

Elle ne put trouver aucune réponse.

Il se leva brusquement. " Je suis auprès de vous dans un instant. „

Nous demeurâmes seules. " Mon mari est-il parti ? demanda-t-elle à un laquais qui était dans l'antichambre. Le domestique répondit affirmativement, & cela parut la tranquilliser. Elle garda le silence, s'occupant à nouer les cordons des rideaux de fenêtre & à essuyer les magots de la cheminée. On comprend assez que je ne pouvais rien dire moi-même, flottant entre la crainte & l'espérance. J'étais devant une glace ; & malgré toute la fierté que je voulais mettre dans ma physionomie, je pouvais à peine souffrir ma propre figure. — Rien n'est plus insupportable qu'un coup-d'œil jeté sur nous-mêmes, quand nous voulons cacher à celui qui nous humilie, que nous rougissons devant lui & devant nous-mêmes, sur-tout si nous joignons le mépris pour lui à ces divers sentimens. C'est ce qui fit tomber tout-à-coup les espérances que j'avais conçues. M. T. voudra-t-il cacher cette aventure, pensais-je ? Quelle qu'en soit l'issue, cette méchante femme ne s'avisera-t-elle pas de la répandre ? Ne se peut-il pas que madame R... en est déjà instruite ? Et à supposer que tout cela tourne bien, que dira M. Puff, si le propriétaire vient s'adresser à lui ? „ Je fus

obligée de m'affeoir , pour ne pas tomber de mon haut.

Dans l'instant M. T. reparut dans la salle.

L E T T R E L X I.

Suite.

IL falua madame Grob d'un air très-sévère. Celle-ci lui fit une révérence comme l'aurait fait à son abbessé une nonne qu'on ramene au cloître, d'où elle s'est enfuie.

“ Vous avez , madame , entrepris ici une affaire où , ce qu'il y a de plus réfléchi , c'est que vous vous êtes gardée d'y mêler M. votre mari. Je me suis fait donner à l'imprimerie le billet original de l'avertissement. Le voici. Connaissez-vous l'écriture ? „

“ Non , en vérité „

“ Ne jurez pas , madame. Il n'y a que la crainte qui soit disposée à cette sorte d'affirmation. Je vous suis assez dévoué , à cause de M. votre mari , pour vous promettre que je vous garantirai de ce qui fait le sujet de cette crainte , quelque fondée qu'elle soit. „

“ Connaissez-vous cette main ?

Que je voie encore. „

En s'adressant à moi : “ Le billet de madame , si j'ose vous le demander ? — Connaissez-vous cette main , madame ? „

Je vous tairai, ma chere Henriette, ce que la terreur, la colere & la bassesse lui firent dire & faire. En un mot, elle avoua qu'elle avait fait elle-même l'avertissement, pour me faire payer par quelques tracasseries la fierté avec laquelle je lui avais écrit. (Au fond, c'était m'exposer à une honte publique : cependant j'ignore quelle issue elle attendait de cette affaire.) Elle pria à... Mais chut ! Vous pouvez croire, Henriette, que ma discrétion n'est qu'une générosité empruntée.

“ Mademoiselle, dit alors M. T. ne s'est pas conduite prudemment dans toute cette affaire ; car elle n'était pas entièrement la maitresse de ce bijou. . . . ”

Chere Henriette, il me perçait le cœur par ces justes reproches.

Il continua. “ Mais vous, madame, ce qu'on peut dire de plus doux, c'est que vous avez suivi de très-mauvais conseils ; car un mari peut fort bien n'avoir rien su de toute cette affaire. . . . ”

“ Je voudrais, s'écria-t-elle, que cette femme. . . Je serais fort trompée, Henriette, si madame R. . . n'a pas été l'organe de tout cela ; des femmes de son caractère sont certainement irréconciliables.

“ Considérez, continua M. T. à quels dangers vous vous êtes exposée. Ces bou-

cles — vous aurez la bonté de me les remettre

“ Elle le fit sur-le-champ, & il ouvrit l'étui d'un air très-méprisant, comme pour voir si elles y étaient renfermées. “ Ces boucles, dis-je, sont un présent de quelqu'un que vous ne devez pas être curieuse de connaître. S'il lit l'avis publié, jugez quels mouvemens il va se donner, quand il ne ferait qu'un simple particulier à son aise ; car la vertu de cette demoiselle est sans tache, comme il vous sera facile de le savoir. „

Elle commença à trembler plus fort. “ Je vous demande

“ Je suis ravi d'avoir rendu service à l'épouse d'un très-galant homme. Le supplément dans lequel votre avis a été inséré, n'est intéressant que pour la ville de Königsberg ; on n'en tire pas par cela même un aussi grand nombre d'exemplaires. Un certain article a engagé le gouvernement à arrêter la distribution de la gazette, en sorte qu'à l'exception de l'exemplaire que vous avez reçu, on n'en a encore répandu aucun. Consacrez vingt écus à faire imprimer un nouveau supplément, d'où l'on ôtera votre avis ; je me ferai livrer toute l'édition qui est actuellement imprimée, & personne ne saura rien de tout ce qui s'est passé ; car on

doit supposer que vous n'en direz rien. Si vous ne suivez pas mon conseil, il est impossible que la chose reste cachée à M. votre époux.

Elle est avare comme — comme un mauvais avocat ; — mais elle courut en grande hâte chercher quatre louis d'or , nous priant encore une fois très-instamment d'étouffer cette affaire. Nous le lui promîmes , & je le fis sans hauteur ; car je sentais tout ce qu'avait d'humiliant pour moi le rôle que j'avais à jouer vis-à-vis de M. T.

Mais cet excellent homme m'en dispensa avec une extrême bonté. Il est certain qu'un savant qui a quelque connaissance du monde , surpasse une grande moitié des autres hommes d'un certain rang. Nous montâmes en carrosse, qui nous conduisit , non point à la maison, mais à la campagne. "Permettez-moi, me dit-il, de vous conseiller, au cas qu'on vous fasse des questions, de vous en tenir à cette seule réponse, sur-tout devant madame Vanberg : *On me fera plaisir de ne me parler jamais de ce qui m'est arrivé pendant cette absence de douze heures.* Du reste, je vous donne ma parole que je garderai là-dessus le plus parfait silence. J'ai déjà retiré & cacheté tous les exemplaires de l'avis. Mais, ajouta-t-il en me baissant la main, qu'il me soit permis de vous dire
que

que vous devez hâter la décision du sort de M. Puff; car cette affaire-ci peut s'ébruiter. On ne peut pas savoir si cet homme, qui vous reçut hier chez madame Grob, saura se taire. Vous voyez vous-même que dans ce cas, M. Puff ferait étrangement surpris. „

Vous ne pouvez pas vous représenter l'air stupide que j'avais. Enfin, avec des larmes de chagrin, dont je rougis, je lui répondis : j'ai le malheur de n'avoir ici personne dont je puisse prendre les conseils. „

Il prit du tabac, regarda par la portière, & ne dit mot.

Je rendrai à M. Puff ses présens....

Il ne repliqua rien.

Que cet homme a dû me mépriser ! Et combien peu de jugement ai-je montré dans toute cette affaire !

Nous arrêtâmes devant un jardin, où il me présenta à quelques dames de sa connaissance. Il m'y laissa, en disant, qu'avant de me reconduire chez madame Vanberg, il fallait qu'il parlât à M. Puff & à Julie. Vous pouvez imaginer avec quelles instances je le priai d'épargner mon honneur dans la maison Vanberg.

Il revint au bout d'une petite heure, & il m'accompagna à la maison. Madame Vanberg me reçut très-froidement, & marqua

cependant tant de curiosité, que je redoute sa présence. M. Puff est malade; & Julie me dit que M. T. l'a prié aussi bien qu'elle, d'être tranquille au sujet de mon absence, mais de ne me faire là-dessus aucune question. A présent toutes les places de cette maison me semblent brûlantes. Se trouver au milieu d'une famille étrangère, sans pouvoir prendre confiance en personne, c'est une situation si pénible ! Heureuse Henriette ! Ô que vous êtes bien avisée de ne pas changer votre lot contre le mien ! Encore une fois, déchirez ceci. Je ne puis aujourd'hui soutenir la pensée de madame E. Adieu.

II. *Lettre aux éditeurs, sur l'éducation.*

DEPUIS quelques années, messieurs, plusieurs personnes de mérite se sont attachées à donner des plans d'éducation; & dans le nombre, j'en ai vu qui m'ont paru fort bons; mais je ne les crois pas aisés à mettre en pratique. J'ai été surprise de n'y trouver aucun précepte pour la conduite de la vie privée, ce qui néanmoins est la chose la plus nécessaire. On donne des maîtres pour montrer tous les arts. Se persuade-t-on qu'on apprend soi-même celui de se conduire dans le monde, & de bien régler ses affaires domestiques? Non : si

ou l'acquiert, c'est après avoir fait cent sottises & s'être ruiné.

En général, la plus mauvaise éducation est celle des colleges, on y reste dix ou onze ans à apprendre une langue qu'on ne parlera peut-être jamais; privé de la connaissance d'un sexe, avec lequel on doit passer sa vie, on ne fréquente que des enfans de son âge, dont on ne peut rien apprendre, on en sort dans une parfaite ignorance de tout ce que l'on devrait savoir. Cette éducation est bonne pour former un latiniste, mais non un homme du monde. Les colleges, comme les couvens, ne sont utiles qu'aux peres & meres, qui veulent se débarrasser de leurs enfans. L'éducation qu'on reçoit dans la maison paternelle, est infiniment meilleure à tous égards malgré ce qu'en a dit M. Rollin. Je vous écrirais un volume, au lieu d'une lettre, si j'entreprenais de vous en détailler tous les avantages.

Quelqu'un qui veut faire de son fils un homme de mérite, doit lui donner un précepteur qui ait des mœurs, de l'esprit & de l'usage du monde; une humeur gaie, une physionomie qui n'ait rien de rebutant ni de trop dur. Que dès le premier moment, il cherche à prévenir son disciple en sa faveur; un élève qui aime son maître, est

attentif à tout ce qu'il lui enseigne ; au lieu que s'il déplaît, l'enfant se moque du précepteur, des remontrances & des leçons. Commencer par lui montrer à bien lire ; le faire lire haut, pour lui donner les grâces de la prononciation, & lui apprendre à bien observer les repos, c'est un vrai talent ; bien écrire, je ne dis pas comme un maître, mais qu'il ait une écriture lisible ; car il n'est rien de si désagréable que de recevoir une lettre dont il faut deviner tous les mots : compter, bien savoir les quatre premières règles de l'arithmétique ; cela s'apprend en jouant : que la leçon soit toujours accompagnée de gaieté, de propos à rire. Tous les hommes ont des momens fâcheux, où, sans savoir pourquoi, ils ne peuvent rien tirer d'eux-mêmes ; il en est de même des enfans. Si le maître s'apperçoit que son élève ait une forte répugnance pour le travail, qu'il le laisse pour le moment. L'occuper à lire l'histoire, toujours les yeux sur la carte ; la chronologie & la géographie étant les yeux de l'histoire. Pour la première, il suffit de bien posséder les principales époques. Pour la seconde, on n'y peut être trop habile ; c'est la clef de l'esprit. La danse, un peu de musique : voilà les matinées. L'après-midi, il faut lui apprendre à connaître les hommes, puif

qu'il doit vivre avec eux, & que son bonheur en dépend. La compagnie & la promenade doivent la remplir. Que son précepteur lui parle & le questionne sans cesse, pour l'exercer au talent de la parole, & lui apprendre à s'exprimer avec facilité & dans les meilleurs termes, & ne pas faire comme ceux que j'ai vu qui, en se promenant, s'entretiennent avec leurs amis, de sujets où le disciple n'entend rien; l'enfant marche & s'ennuie. Je veux qu'il sorte du Luxembourg plus instruit qu'il n'y est entré. Il faut le dresser à mettre chacun sur ce qu'il fait le mieux; (pour cet effet, on doit le prévenir) à parler à un avocat de causes célèbres, de procès singuliers; à un médecin, de maladies extraordinaires, d'où elles proviennent, des différentes qualités de l'air; à une dévote, de sermons, de beaux saluts; le rendre plus curieux de découvrir ce que les autres savent, que de montrer ce qu'il fait; lui faire faire des visites. A sept ans, je ne voudrais pas que mon fils passât un jour sans en faire deux, & chez des gens de tous états, afin de lui faire connaître les hommes sous toutes les différentes faces. Quand sa mere reçoit compagnie, qu'il y soit. Les enfans, dit-on, ne se corrigent pas aisément; c'est qu'on ne fait pas les corriger. Quand ils ont fait une

E iij

faute, on les aborde avec un visage sévère, on gronde, on menace; quelquefois l'enfant ne fait pas pourquoi. Son précepteur doit lui expliquer bien clairement, avec un air d'amitié, en quoi il a manqué; lui faire sentir la mauvaise opinion que de pareilles actions ou propos peuvent donner de son esprit, de son caractère & de son cœur, & le chagrin qu'il en ressent par l'attachement qu'il a pour lui.

Dès qu'il a huit ans, on doit lui apprendre à se connaître à tout, à savoir le prix de chaque chose, de son habit, de sa chemise, de son chapeau; des meubles de son appartement; combien coûte l'entretien d'un équipage, d'un laquais. Quand son pere compte avec son intendant ou son maître d'hôtel qu'il le fasse venir & l'oblige à être attentif à cette opération. Qu'on lui fasse acheter les bagatelles dont il a besoin, comme jarretieres, ciseaux, gants. Si on veut l'habiller, que son mentor le mène chez le marchand, qu'on lui montre plusieurs étoffes. Ce sont des minuties, me direz-vous. Non; il y a des observations à faire très-utiles & qui ouvrent l'esprit. Si l'enfant ne questionne point, il faut le mettre sur la voie. Vous ne demandez point, monsieur, où se fabriquent ces étoffes, & si la matiere dont elles sont

tiffues, vient en France, ou si on la tire des pays étrangers. Il y a des choses que nous ignorons toute la vie, parce qu'on ne nous les a point apprises dans l'enfance, & qu'à un certain âge il est honteux de les demander; ce qui nous cause souvent bien des mortifications, l'ignorance étant très-humiliante, parce que c'est une preuve que notre éducation n'a pas été soignée. On avoit bien instruit ce jeune seigneur, devant lequel on parlait de la difficulté de passer en Angleterre, à cause des mauvais tems. " Pour-moi, dit-il, je ne me soucie ni du vent, ni de la pluie; je fais mettre deux chevaux de plus à ma chaise, & je vais toujours. „ Et cet autre qui disait gravement: j'entends continuellement parler de la nouvelle lune, je voudrais qu'on me dise ce que devient la vieille.

Il me semble qu'on ferait bien de parler devant lui, sans que cela parût affecté, de gens qui se sont ruinés par leur inconduite. Je ne croirais pas inutile de lui faire lire quelques mémoires de ceux qui se sont rendu malheureux par leur faute; comme de M. de *** qui, avec plus d'un million de rente, s'est vu, sur la fin de ses jours, réduit à une pension de 25 mille livres mal payée; pendant que deux cents personnes ont fait leur fortune par la direction de ses

biens ; & M. de ** qu'on a fait enfermer
 Lui inspirer du mépris pour les dettes, &
 pour ceux qui font comme un métier de de-
 voir à tout le monde, en lui faisant sentir
 que le dérangement de conduite vient tou-
 jours de manque de jugement, & que ce
 défaut du jugement entraîne indubitable-
 ment notre ruine & nous attire le mépris
 public.

A la lecture de l'histoire, il faut joindre
 pour l'amuser, celle des voyages, toujours
 la carte sous les yeux. Nous en avons de
 très-bons, sur-tout le Voyageur Français ;
 ils étendent la vue de l'esprit. Il faut lui
 bien imprimer dans la cervelle, que cette
 petite contrée que nous habitons est trop
 resserrée pour connaître parfaitement l'hu-
 manité ; qu'un homme d'esprit est un ci-
 toyen de la terre, qui ne connaît point
 d'étrangers : un Européen, un Africain,
 un Asiatique, tout lui est égal ; & dès
 qu'il voit des hommes, n'importe d'où ils
 viennent, il voit ses semblables, & il doit
 en user avec eux comme il souhaiterait
 qu'on en usât avec lui, s'il se trouvait dans
 la même position. D'ailleurs, on s'éclaire
 par la connaissance des étrangers. L'hom-
 me n'est pas universel & ne possède pas
 tous les talens ; nous voyons que les inven-
 teurs ne perfectionnent pas. C'est la preuve

d'un grand esprit, de savoir se servir de celui des autres. La différence des climats exige des usages opposés, & par conséquent des loix différentes. Il y a du génie partout, l'on n'est ni sot, ni ridicule, pour n'être pas vêtu comme à Paris. Enfin il faut le faire raisonner sans cesse sur toutes choses, pour voir quelles sont ses petites observations, la portée de son esprit, ses progrès, & pénétrer ses inclinations, dont on ne peut corriger les défauts, si on ne les connaît pas. Je ne vois pas de plus mauvaise méthode que de faire apprendre par cœur; c'est former la mémoire aux dépens du jugement. Demandez à votre élève la substance de ce qu'il a lu, & soyez sûr que ce qui l'a frappé dans sa lecture, est ce qu'il a de la disposition à aimer.

Pour lui délasser l'esprit & le réjouir, on pourrait lui faire lire des romans étrangers, comme *Dom-Quichotte* & des contes orientaux. Nous en avons où l'on trouve des peintures vraies & faites de main de maître, des mœurs & des caractères. Un précepteur peut tirer de ces ouvrages de quoi former & orner l'esprit de son élève, & lui donner avec facilité des connaissances très-utiles. Je voudrais qu'on lui apprît à jouer au trictrac & aux échets; le dernier apprend à penser & à réfléchir.

Mais le livre qu'il faut lui faire lire sans cesse, c'est le grand livre du monde, pour lui apprendre à connaître les hommes, à les apprécier, à n'être ébloui de rien; lui aider à découvrir ce qui est caché sous les apparences; lui montrer qu'un sot n'est pas celui qui fait une sottise; car tous les hommes en font: mais celui qui, après l'avoir faite, veut la soutenir. Je veux qu'on lui fasse tout voir, bals, spectacles, afin d'amortir la passion que tous les jeunes gens ont pour ces sortes de plaisirs, lorsqu'ils les ont désirés trop long-tems; mais qu'on les lui fasse regarder en observateur. "Les enfans, dit Montagne, sont capables de philosophie au sortir de la nourrice." Ces leçons sont de mise par-tout; à table, à la promenade, en conversation, & ne doivent point avoir la forme de leçons, mais ressembler à des propos de camarades.

Comme il est nécessaire de former le tempérament, je crois qu'on ferait bien de l'accoutumer, selon ses forces, à supporter le froid, le chaud; à manger & à se coucher à différentes heures; lui changer quelquefois celles de ses études, pour le mettre dans l'habitude de penser & de s'exercer à tous les momens. Rien de si à charge pour eux-mêmes & pour les autres, que ces gens qui se font fait une manière

de vivre, à laquelle ils font, comme dit Montagne, si cloués, qu'ils ne peuvent rien changer sans se trouver incommodés, ils font même incapables de remplir de certaines places, de posséder certaines dignités. Il est sûr qu'une vie trop uniforme jette dans la langueur, & émousse la vivacité de l'esprit & le feu de l'imagination; la nature veut de la variété. Caton voulait qu'on s'enivrât une fois par mois. Je trouve que c'est beaucoup; mais un homme doit être capable de boire quelques verres de vin de plus que son ordinaire, sans en être étourdi : cela a son utilité.

A dix ans, s'il a de l'esprit, il faut lui donner des préceptes plus élevés, & lui enseigner les devoirs que son rang & sa naissance lui imposent; à mépriser ces fortunes immenses, qui font l'opprobre de ceux qui les possèdent, parce qu'on connaît la source qui les a produites; lui représenter que la haute-noblesse est assez riche quand elle a de la conduite; mais que si elle ne l'est pas, elle ne doit attendre une meilleure fortune que de son souverain; qu'un degré d'honneur est préférable à tous égards à la possession des plus grands trésors; que la vraie richesse consiste à régler ses desirs & ses fantaisies. Il faut lui inspirer tout l'éloignement possible pour ces alliances qui

déshonorent, puisqu'on ne lpeut les faire que par deux motifs, par besoin, ou par avarice; si c'est le besoin, c'est qu'on a manqué de conduite, ce qui est tres-honteux; si c'est par avarice, ce vice, qui est affreux dans tous les hommes, l'est bien davantage dans un homme de distinction, qui doit avoir des sentimens conformes à sa naissance. On doit lui faire sentir vivement qu'un mariage inégal le prive & sa postérité pendant deux siècles, de sa plus belle prérogative, & de sa meilleure ressource pour ses cadets, qui est d'entrer dans les chapitres, lui donne des alliances humiliantes, & qui le font rougir à chaque moment.

Il faut ensuite lui persuader, si l'on peut, que le moyen de se faire estimer; est de se rendre tel qu'on veut le paraître; qu'il aura moins de peine à se corriger de ses défauts, qu'à entreprendre de les cacher; ce qui est toujours inutile, puisque nous ne saurions en imposer long-tems à un public curieux & méchant; il nous perce & nous dévoile. Notre caractère étant comme une forte teinture, qui imprime sa couleur sur toutes nos actions, je voudrais qu'on le rendit difficile sur le choix des louanges; autant celles qui sont vraies, & qui nous sont données par des gens d'esprit, doivent

flatter notre amour-propre & animer notre émulation , autant celles qui viennent des fots , humilient Ce qui est bien , irrite l'envie ; ce que le vulgaire approuve doit être ou médiocre , ou repréhensible. La gloire & la curiosité sont les fléaux de notre ame ; celle-ci nous conduit à vouloir tout savoir , tout pénétrer , & celle-là ne nous permet pas de rien laisser indécis. Malgré les bornes de notre esprit & notre ignorance , nous ne pouvons nous résoudre à convenir qu'il y a des choses au-dessus de notre portée , & à dire , je n'entends pas cela , je n'en fais rien ; source de toutes nos sottises.

Comme je n'entreprends pas un traité , mais seulement de donner quelques principes pour former le jugement & apprendre à connaître les hommes , afin de n'en être pas la dupe , je ne parle point de la religion ; personne n'ignore que c'est par où il faut commencer. Toutes les vertus morales en sont une suite.

Ce qui regarde le domestique , est plus essentiel qu'on ne pense. Il y a long-tems qu'on a dit que ce sont nos plus grands ennemis , & cela est vrai à bien des égards. Pour être bien servi , il faut s'en faire estimer , & ne leur faire ni tort , ni grace. Si vous leur faites du tort , ils s'en plaignent ; des graces , ils en abusent ; si vous vous

familiarisez avec eux, ils vous méprisent. Ces personnes de distinction, qui croient se faire un mérite en vivant avec leurs valets, comme si c'étaient leurs amis, contractent, sans s'en appercevoir, une façon de penser basse, des manières & des propos communs; & quand elles veulent reprendre leurs airs de grandeur, elles présentent un tableau complètement ridicule.

A douze ans, on peut lui enseigner le latin; c'est le travail de dix-huit mois ou de deux ans. J'ai connu M. l'abbé de Chavallon, qui montrait le latin, le grec & la géographie, en dix-huit mois, aux jeunes gens depuis quatorze ans jusqu'à vingt-cinq; il n'aimait pas que ses écoliers fussent au-dessous de quatorze ans; s'ils l'étaient, il prenait deux ans. Je ne ferais pas de l'avis de leur faire apprendre plusieurs langues; c'est une étude sèche, stérile, qui étouffe le bon sens, appesantit l'esprit & éteint entièrement le feu de l'imagination. *Notre conception est bornée; & plus nous avons employé de tems & d'attention à apprendre des mots, moins nous en avons pu donner à la connaissance des choses.* D'ailleurs, on parle français dans toutes les cours de l'Europe; & notre langue, avec le latin, suffit pour voyager agréablement dans cette partie du monde.

Chez les Romains, le même homme *était grand général, habile politique, savant jurisconsulte, excellent orateur, & les gens de ce mérite n'étaient pas rares* ; Tous ces talens réunis dans ces grands hommes, ne les empêchaient pas de cultiver leur champ, comme un moyen propre à maintenir leur santé, en leur procurant l'abondance. Au lieu que parmi nous, à peine dans un siècle en voyons-nous quatre ou cinq qui possèdent un seul de ces talens dans un degré supérieur. Les Romains n'étaient cependant que des hommes comme nous, & ne vivaient pas plus long-tems. D'où vient cette différence ? Ce n'est peut-être que de l'éducation. Ces maîtres du monde n'enfermaient pas leurs enfans dans une maison pendant dix ou douze ans, à ne voir que des professeurs, des régens, n'entendre parler que de verbes, de tems, de régime, & tel galimatias capable d'écraser la meilleure cervelle ; & il faut observer que ce tems est le plus précieux de notre vie, vu que dans cet âge tendre les organes reçoivent facilement toutes les impressions.

Il est sûr que chez nous l'enfance & la première jeunesse se perdent à des riens [*], qu'on nous embesogne trop tard. Nous

[*] Montagne.

ignorons toujours la portée d'esprit de nos enfans, parce que nous ne nous donnons pas la peine de les étudier ; rien ne leur échappe, & ils connaissent nos défauts mieux que nous ne connaissons les leurs, parce qu'ils y appliquent tout leur esprit. Il me semble aussi que nous lisons trop & que nous n'observons pas assez ; le grand nombre d'ouvrages qu'il y a sur toutes les matieres, & qu'on est curieux de lire, fait qu'on passe sa vie à satisfaire une vaine curiosité, & qu'on ne prend point le tems de se former. Nous ne cultivons que notre mémoire, & nous n'exerçons pas assez les facultés de notre entendement.

On juge ordinairement des autres par soi-même : comme presque tous les hommes sont faux, ils ne peuvent s'imaginer que les autres soient sinceres ; ainsi le plus sûr moyen de les dérouter est de leur dire la vérité. L'histoire en fournit nombre d'exemples.

Je suis, &c.

10 janvier 1778.

III. *Annales politiques, civiles & littéraires du dix-huitième siècle. Ouvrage périodique par M. Linguet.* Uno avulso, non deficit alter. *Prospectus*

CETTE histoire du siècle, avec des réflexions, n'a été suspendue quelque tems ; que par des motifs dont l'auteur rend compte au public dans le N°. 25. On verra que ce retard, en servant d'aiguillon à l'empressement général, a eu des causes bien faites pour le justifier.

Indépendamment de l'impartialité, de la franchise, & de la liberté qui feront le caractère constant de ces Annales, elles acquièrent par les conjonctures terribles où se trouve l'Europe, un degré d'intérêt & d'utilité de plus. Jamais peut-être cette partie du monde n'a eu plus besoin d'un historien éloquent & vrai.

Ainsi que l'originale de 48 livres, cette édition secondaire paraîtra tous les quinze jours, faite sur le même format, grand in-8, & le même texte. On peut compter sur les mesures prises pour assurer le soin & la célérité de l'impression, en sorte que la distribution n'éprouve aucune négligence, ni aucun retard. Mais on avertit le public, que les précautions employées par M. Linguet pour

82 JOURNAL HELVETIQUE

se garantir des vampires typographiques , en leur enlevant les moyens de le voler impunément , mettraient les souscripteurs , assez imprudens pour leur donner quelque confiance , dans le cas d'en être infailliblement trompés.

Le prix de l'année complète, composée de vingt-quatre numéros de quatre feuilles chacun , est de 27 livres de France pour la Suisse, de 30 livres pour l'Italie , l'Allemagne & la France méridionale , franc de port.

Le N^o. 25 , qui devait paraître le 25 du mois d'août , a paru le 25 du mois de septembre ; ceux du 10 & du 25 septembre paraîtront successivement : au moyen de quoi cette édition suivra régulièrement l'originale , de dix en dix jours.

Toutes les demandes d'abonnement ou autres relatives à cette *réimpression* , doivent être adressées , franc de port , à Lausanne , à M. Mallet du Pap , ancien professeur d'éloquence française , seul correspondant avoué de M. Linguet pour la gestion & le débit de cette édition ; il n'expédiera de numéros qu'aux particuliers ou aux libraires qui auront reçu des quittances d'abonnement signées de sa main.

On peut souscrire également , & en tout tems , à Lausanne , chez la Société Typographique ; à Geneve , chez M. Mallet du

Pan , négociant aux rues basses , & chez M. Pestre , libraire , au haut de la cité ; à Neuchatel , chez la Société Typographique ; en général dans toutes les villes de l'Italie , de l'Allemagne & de la France méridionale , & des frontieres de la Suisse , soit chez les directeurs des postes , soit chez les principaux libraires.

Cette édition devant tenir lieu de celle qui a commencé à Lausanne au mois de janvier 1778 , M. Mallet ratifie tous les engagemens pris par la Société Typographique , & fournira aux souscripteurs qui n'ont commencé qu'au N^o. 17 , jusqu'au 40 exclusivement ; après quoi leur abonnement sera éteint. Toutes les souscriptions doivent être payées d'avance , sans quoi elles resteront au rebut. Il faut affranchir le port des lettres & l'argent.

IV. *Lettre de l'empereur Pierre le Grand au patriarche de Russie Adrien.*

CE monument de la sage politique de ce prince a paru pour la première fois dans le Recueil de documens remarquables & utiles pour l'histoire & la géographie de Russie , publié par M. Nicolas Nowikow , tom. I, N^o. 1. La traduction allemande de cet original russe a été inférée dans le journal de S. Pé-

tersbourg, du mois d'octobre 1770, d'où M. Busching l'a transportée dans ses feuilles périodiques de Berlin, n. 17, année 1778, pour le 27 avril. Lorsque Pierre écrivit cette lettre, il étoit à Amsterdam, travaillant comme simple charpentier sur le chantier.

« La lettre de votre sainteté du 13 août m'est parvenue le 9 septembre 1697, & j'y ai vu vos bons sentimens & les prières que vous faites pour moi ; ce dont je vous rends bien des actions de grâces. Si vous souhaitez d'être instruit de notre situation, je vous dirai que nous sommes à Amsterdam, dans les Provinces Unies, & que nous nous y trouvons parfaitement bien, par la grace de Dieu & l'efficacité de vos prières. Nous y suivons l'ordre que Dieu a donné à notre pere Adam, de manger son pain à la sueur de son visage, non par nécessité, mais pour nous mettre en état de former une bonne marine, afin qu'après avoir acquis les connaissances nécessaires pour cet effet, nous puissions triompher des ennemis du nom de Jésus-Christ, & délivrer avec son assistance les chrétiens qu'ils retiennent en captivité. Tel sera l'objet de nos vœux jusqu'à notre dernier soupir ; & sur ce je me recommande à la sainte église & à vos prières. Amsterdam, le 10 septembre 1697. PIERRE. »

L'adresse de la lettre du patriarche au Czar portait :

Pour rendre au sieur Pierre Michailowitsch.

Dans le dernier trimestre du journal de Pétersbourg pour l'année 1777, on trouve des lettres du même monarque au maréchal comte Scheremetow. Tantôt il lui dit vous, tantôt toi. Ces lettres sont propres à répandre du jour sur l'histoire de la guerre du nord au commencement de ce siècle, & on y trouve bien des particularités importantes. On apperçoit par-tout la force du génie de Pierre, qui embrassoit également les plus grands objets & les plus petits, & sa confiance inébranlable dans l'exécution de ses projets. La lettre datée de Riga, le 27 novembre 1711, est une des plus remarquables: l'empereur y règle la manière dont le roi de Suede doit être accompagné, si les Turcs lui font traverser une partie de l'empire russe, pour le renvoyer dans ses états. La route est exactement prescrite; & Pierre ordonne au maréchal de retarder autant qu'il seroit possible la marche du roi de Suede, afin qu'il n'arrive pas trop tôt dans ses états, pour y faire les préparatifs de la campagne prochaine. Il pourvoit en même tems au cas où Charles XII aurait voulu prendre quelque autre chemin.

M. Nicolas Nowikow continue l'ouvrage dont nous avons déjà fait mention. C'est une bibliothèque ancienne russe, destinée à rassembler les antiquités & les documens de cet empire.

VI. *Anecdotes sur Charles XII.*

A Bender, où ce monarque poussa si loin l'opiniâtreté & la témérité, la maison où il étoit assiégé, brûloit, & étoit prête à s'affaïsser; le comte Thuro Bielke, non moins brave, mais plus prudent, vint lui dire qu'il étoit tems de sortir de cette maison, s'il ne vouloit pas être écrasé. Le roi, sans lui répondre, le mena auprès de son lit, & lui montra un Turc qui s'étoit fourré dessous. *Voyez, dit-il, la plaisante grimace que fait cet homme : il croit que je vais le percer de mon épée & le jeter par la fenêtre, comme cela est déjà arrivé à deux ou trois de ses camarades.*

Il fallut considérer la grimace, & en rire; après quoi le roi sortit tranquillement, & alla se battre ailleurs.

Ayant vu dans cette mêlée un de ses secrétaires, nommé Ehrenpreus, qui s'étoit saisi d'une broche & s'en escrimoit vaillamment : vas, lui dit Charles, tu es un brave;

je te fais lieutenant-colonel. Cependant il demeura dans l'état civil ; il a été depuis sénateur.

La reine Ulrique Eléonore , sœur de Charles XII , lui ressembloit , & par les traits du visage , & par l'opiniâtreté du caractère. Elle étoit de petite stature , simple dans ses mœurs & dans ses vêtemens. Quoiqu'elle ne fût pas soumise aux mêmes loix que ses sujets , elle ne portoit ni or ni argent sur ses habits. Rien n'a jamais pu diminuer son affection pour son époux , ni son aversion pour le duc de Holstein , fils de sa sœur , dont les envoyés ne pouvoient obtenir aucune audience d'elle. Elle n'aimoit pas à parler françois , non plus que Charles XII. Celui-ci , quoiqu'il fût fort bien cette langue , aimoit mieux répondre en latin qu'il ne faisoit qu'écortcher. Le roi Stanislas lui ayant un jour demandé : *qui est cet officier ?* il répondit : *est pauper ille colonellus , cujus uxor facit fixtum mixtum cum aliis maritibus.*

Ulrique étoit la cadette des filles de Charles XI , l'ainée étoit la duchesse de Holstein , qui mourut avant Charles XII. Ces deux princesses s'étoient mariées , sans le consentement des états , avec des princes étrangers ; & suivant le traité de Nordkoping , cela les privoit de la succession au

trône. Ulrique y parvint par voie d'élection, & en consentant à la limitation des droits de la souveraineté, que Charles XII avoit portés jusqu'au despotisme le plus absolu. Après avoir régné un peu moins de deux ans, elle mit la couronne sur la tête de son époux. On crut que la tendresse seule l'y avoit engagée ; mais elle y fut à peu près contrainte par les états, & en particulier par la fermeté du comte de Horn. Ce comte étoit grand de corps & d'esprit ; & dans ses dernières années, sa tête blanche lui donnoit un air tout-à-fait respectable. Après avoir été volontaire sous le roi Guillaume, il fut général au service de Charles XII, qui le fit ensuite son ambassadeur en Pologne pour l'élection de Stanislas, enfin sénateur & président de la chancellerie. Lorsqu'après la mort du roi, le baron de Goertz vint à Stockholm & demanda la présidence dans tous les tribunaux, le comte de Horn seul la lui refusa à la chancellerie. Ils eurent là-dessus une sorte de dispute ; & le baron dit au comte qu'il lui en coûterait la tête. Le comte répondit de sens froid : *je suis en effet persuadé qu'un de nous deux y laissera la tête ;* & avant qu'un an fût écoulé, Goertz mit la sienne sur le billot. L'ecclésiastique qui le préparoit à la mort, prétendant avoir opéré son entière conversion, & demandant sa grace, le comte de Horn répondit :

je connois le baron de Gærtz; s'il est vrai qu'il se soit converti, il faut l'exécuter tout de suite & l'envoyer sûrement au ciel; sans quoi il retomberoit dans de nouveaux égaremens, & perdrait le salut. L'ironie étoit un peu sanglante.

Nous avons tiré ces anecdotes du recueil intitulé : *Neue miscellanien, historischen, politischen, moralischen, auch sonst verschiedenen Inhalts*. IV partie. Leiplick, 1777, in-8.

VII. Commencement du seizieme livre de l'Iliade.

TANDIS que sur la flotte un grand combat
s'apprête,

Patrocle, aux yeux d'Achille, en silence s'arrête;
Il s'arrête, & ses pleurs qu'il ne sauroit cacher,
Coulent comme les eaux qui tombent d'un rocher.

Touché de ses douleurs, le héros intrépide :

“Tu pleures, mon ami ! tel que l'enfant timide,
„ Qui pas à pas encor par sa mere conduit,
„ S'attachant à son voile, avec peine la fuit,
„ L'appelle en gémissant, la regarde, & la presse
„ De le prendre en ses bras pour aider sa foiblesse.

„ Cache-moi donc ces pleurs trop indignes de toi :
 „ Coulent-ils , mon ami , sur les miens & sur moi ?
 „ Serois-tu seul instruit d'un malheur domestique ?
 „ Mon pere vit encor dans son palais antique ,
 „ Le tien vieillit en paix : hélas ! je fais qu'un jour
 „ Tous deux doivent coûter des pleurs à notre
 amour ;

„ Mais plaindrois-tu ces Grecs assiégés , sans dé-
 fense ,

„ Que de leur injustice a punis mon absence ?
 „ Ouvre-moi donc ton cœur , affligeons-nous tous
 deux. „

Eh bien , Achille , apprends ce secret douloureux.
 Pardonne : tous les Grecs gémissent loin d'Achille ;
 Nos chefs les plus vaillans , Diomedé , Euripile ,
 Ulysse , Agamemnon , blessés , presque vaincus ,
 Sur leurs vaisseaux en deuil tristement étendus ,
 Des enfans d'Esculape implorent la science ;
 Ils meurent , rien ne peut soumettre ta vengeance.
 Qu'un tel courroux jamais n'endurcisse mon cœur !
 Qui pourra réclamer ton secours protecteur ,
 Quand , spectateur des maux dont toi seul es la
 cause ,

Ton bras qui doit combattre , immobile repose ?
 Tu ne dois point le jour à Pélée , à Thétis ,

Non , ton cœur te dément , non , tu n'es point leur
fils ;

L'océan te vomit sur un rocher sauvage.

Si tu n'oses du ciel affronter le présage ,

Si les pleurs maternels t'éloignent des combats ,

Souffre que tes guerriers accompagnent mes pas ;

Donne-moi ton armure , en tes mains inutile :

Peut-être , en me voyant , on croira voir Achille ;

Et ton nom seul , des Grecs ranimant la valeur ,

Va dans le camp Troyen renvoyer la terreur.

O cruauté du fort ! Patrocle , hélas ! ignore

Qu'au lieu de ces honneurs , c'est la mort qu'il im-
ploie.

Achille , en gémissant : non , l'oracle du ciel ,

Non , de Thétis en pleurs le trouble maternel

N'auroient pu sous ma tente enchaîner ma vail-
lance.

Je cède à ma douleur , & je fers ma vengeance.

Cet homme , si jaloux du nom de roi des rois ,

Cet homme , mon égal , insulte à mes exploits !

Oubliant qui je suis , il m'outrage , il me brave

Comme un proscrit obscur , ou comme un vil es-
clave ,

Dépouille ma valeur d'un légitime prix ,

Et devant tous les Grecs me couvrant de mépris ,

92 JOURNAL HELVETIQUE.

M'arrache la beauté que leur main me destine ,
Qui d'une ville en cendre a payé la ruine !
Quel affront ! . . . Mais je fais que le tems doit
 enfin .

Eteindre le courroux qui brûle dans mon sein ,
Lorsque la voix d'Hector répandant l'épouvante ,
Viendra pour me venger retentir sous ma tente :
Je l'entends. Cher Patrocle , au milieu des com-
 bats ,

Va montrer mon ami commandant mes soldats ,
Pui que Troie à mes yeux s'élançant toute en-
 tiere ,

Refferme entr'elle & nous la flotte prisonniere.
Ces Troyens orgueilleux , qui sortis de leurs forts ,
Comme un nuage épais investissent ces bords ,
N'ont point vu les éclairs de mon casque homicide.
Ah ! s'il m'avoit fléchi , cet insolent Atride ,
Ils verroient de leur sang ces rives regorger ,
Et jusques dans ce camp ils vont nous égorger !
Quand les Grecs vont périr , Diomedé en silence
A laissé reposer la fureur de sa lance ,
La voix d'Agamemnon ne tonne point encor ,
Je n'entends que la voix de l'homicide Hector ,
Je l'entends des Troyens exhorter le courage ;

Et bientôt les Troyens fatiguent le rivage
 De cris victorieux qui, par-tout répétés,
 Vont se mêler aux cris des Grecs épouvantés.
 Cours, vole, de la flamme arrête la furie,
 Conserve-moi l'espoir de revoir ma patrie.
 Mais si ma gloire est chère à ton sensible cœur,
 Si tu veux que les Grecs vengent mon déshonneur,
 Me rendent la beauté qui m'échut en partage ;
 Si tu veux que leurs dons réparent leur outrage,
 Quand des feux destructeurs dont ils sont entourés,
 Tes secourables mains les auront délivrés,
 Quel que soit le sujet que Jupiter t'apprête ,
 Garde-toi sans mon bras de tenter la conquête
 De ces remparts sacrés qu'un dieu conservateur,
 Apollon, a couverts de son arc protecteur ;
 Et ne t'opposant plus à la fureur troyenne ,
 N'achete point la gloire aux dépens de la mienne,
 Que les Grecs, les Troyens, des mêmes coups frappés,
 Dans le courroux des dieux soient tous enveloppés !
 Et puissions-nous tous deux, pleins de jours & de
 joie,
 Fouler seuls les débris de la superbe Troie !
 Mais d'Ajax cependant s'épuise la vigueur,
 Du bras de Jupiter il sent la pesanteur ;

94 JOURNAL HELVÉTIQUE.

En butte aux Phrygiens , en butte à la tempête ,
Des dards , des javelots qui tombent sur sa tête ,
Ebranlé sur son front , son casque retentit ,
Et sous son bouclier son bras s'appesantit ;
Inondé de fureur & haletant de rage ,
Accablé sous un dieu qui domte son courage ,
Il se relève , il lutte , & plus fier & plus fort ,
Contre un danger nouveau par un nouvel effort.
O muses ! quelle main par les dieux enhardie ,
Sur les vaisseaux des Grecs attacha l'incendie ?
Hector est indigné qu'on s'oppose à ses coups ,
Hector , l'effroi des Grecs , qui , pour les vaincre
tous ,

Suivi de ses guerriers , n'a plus qu'un pas à faire ,
S'élance , & du tranchant d'un large cimeter ,
Il brise dans les mains du fils de Télamon ,
Son intrépide lance , appui d'un si grand nom ;
Le fer vole en éclats ; Ajax plus indocile ,
Agitant les débris de sa lance inutile ,
Maudit en frémissant le sort injurieux
Qui défend à son bras de combattre les dieux.
Il s'éloigne , & bientôt la flamme dévorante
En tourbillons s'étend dans les voiles errantes ;
De vaisseaux en vaisseaux court se précipiter ,
Et jusques sur les mâts se hâte de monter.

Moi, dit alors Achille, endurer cette injure !
 C'en est trop : à Patrocle il donne son armure.
 Patrocle autour de lui jette le baudrier
 D'où pend sur son épaule un menaçant acier ;
 S'enferme sous l'airain d'une énorme cuirasse ,
 Soutient un bouclier dont le contour l'embrasse ,
 Et s'essaie à porter les pesans javelots.
 Quand d'un vaste carquois il a chargé son dos ,
 Lorsqu'il s'est attaché la chaussure guerrière ,
 Brillant de cet éclat, parure meurtrière ,
 Patrocle arme son front d'un casque audacieux ,
 Dont le sanglant panache épouvante les yeux ;
 Mais il ne peut porter cette invincible lance ,
 Que parmi tous les Grecs Achille seul balance ,
 Que Chiron façonna sur le mont Pélion ,
 Pour renverser un jour les remparts d'Ilion.
 Son compagnon de gloire, Automédon , attelle
 Deux courriers qui, levant une tête immortelle ,
 De Thebes ont suivi le superbe vainqueur ,
 Dont la course légère égale la valeur ;
 Que l'Océan vit naître , aux bords de son empire ,
 Des amours de Podarge & de ceux du Zéphir :
 Pédafe , né mortel , courrier non moins fameux ,
 A mérité l'honneur de marcher avec eux.
 Mais Achille bientôt a traversé sa tente ,

Pressant de ses guerriers la fougue impatiente,
 Et les Theffaliens sortent d'un long repos :
 Ils sont fiers d'être armés par les mains du héros.
 Chef, soldats & courriers qu'entraîne un même
 zèle ,

Qui tous ont entendu la voix qui les appelle,
 Environnent Patrocle, ils marchent sur ses pas,
 Et tous sont dévorés de la soif des combats.

Tels des loups attroupés au sortir du carnage,
 Lorsqu'ils ont sur un cerf rassasié leur rage,
 Le cou tendu, l'œil sombre, hurlant avec fu-
 reur ,

Sur les rives d'un fleuve apportent la terreur,
 S'y jettent, & couverts de poussière & d'écume,
 Etanchent à l'envi l'ardeur qui les consume ;
 Indomtables, ils vont montrant de toutes parts
 Le grand courage empreint dans leurs sanglans
 regards ,

N'éteignent qu'à demi l'ardeur qui les tour-
 mente ,

Et noircissent les eaux de leur langue fumante.

*Couplet à M. de Ch****.*

L'AMITIÉ dans cet asyle
 A pris soin de nous unir.

Gouçons

Goûtons le plaisir tranquille ,
 Que sa main vient nous offrir.
 De ton aimable jeunesse
 Qu'elle embellisse les jours ,
 Et console ta vieillesse ,
 De la fuite des amours.

Par le même.

*Vers écrits par madame la marquise de
 la Fer*** dans les bosquets de Marsay.*

HÉLAS, dans ce charmant bocage,
 Des oiseaux l'amoureux ramage
 Fit naître mon premier desir !
 C'est là que sous l'épais feuillage
 Je goûtai le premier plaisir :
 Et quand les ennuis du vieil âge
 A mon esprit viennent s'offrir ,
 Mon cœur, qui veut encor jouir ,
 Me ramene vers cet ombrage
 Chercher un tendre souvenir ,
 Qui du présent me dédommage.

*BASTIEN, romance, par madame la
 marquise de la F***.*

L'UN de ces jours, mes moutons s'égarèrent

98 JOURNAL HELVÉTIQUE.

Sur les côteaux avec ceux de Bastien.

Nos deux troupeaux ensemble se mêlerent,
Chacun depuis n'a reconnu le sien.

Pour regagner le soir notre chaumière,
Bastien & moi cherchions notre chemin.
Ce fut en vain, las! nous eûmes beau faire :
Aucun des deux ne put trouver le sien.

Peur de tomber, nos bras nous enlaçâmes.
Jusqu'au vallon ce fut notre soutien :
Mais au moment où nous les séparâmes,
Chacun eut peine à détacher le sien.

Un beau bouquet que j'avais fait la veille
Avait séché sur le cœur de Bastien.
J'allai cueillir rose fraîche & vermeille,
Et je troquai mon bouquet pour le sien.

Dans les bosquets sur deux lits de verdure.
Loin du hameau chacun se trouva bien.
Mais au matin, ne fais quelle aventure
Fit que ne pus reconnaître le sien.

En m'éveillant, il me prit fantaisie
De demander à quoi rêvait Bastien :
A bien aimer, dit-il, toute ma vie.
Mon rêve était le même que le sien.





QUATRIEME PARTIE.

L E

NOUVELLISTE SUISSE.

T U R Q U I E.

C*onstantinople.* Numan-Bey est de retour en cette capitale, de son ambassade auprès de la cour de Pologne. Sa présence a dissipé les préjugés qui s'étaient répandus contre lui; & la prudence avec laquelle il s'est conduit à Varsovie, lui a mérité l'approbation de la Porte. Les musulmans rigides auraient eu quelques reproches à lui faire, pour ne pas s'être toujours conformé exactement aux préceptes de la religion; mais le crédit du capitán-pacha, dont il s'est attaché à suivre la direction pendant le cours de son ambassade, le met à l'abri de toute disgrâce.

La flotte que commande ce général en chef des forces ottomanes, est heureusement arrivée à Sinope. Un seul vaisseau de ligne, resté en arrière pour réparer quelques dommages, ne tardera pas à rejoindre, avec une nouvelle escadre destinée à la renforcer.

G ij

Lorsque tous les corps d'armée , destinés à agir de concert avec cette flotte , seront rassemblés , on proposera d'abord aux Russes d'évacuer la presqu'isle ; & sur leur refus , auquel il y a tout lieu de s'attendre , on prendra des mesures pour les y contraindre , à la faveur de ceux des Tartares qui se sont déclarés contre Sahib-Gueray , & qui ne demandent qu'à être soutenus efficacement. Comme la fixation du sort de la Crimée a été le principal objet des difficultés survenues entre les deux empires , il ne serait pas impossible que , sans en venir à une rupture ouverte , on se bornât de part & d'autre à y envoyer des troupes , pour appuyer respectivement les deux partis qui en divisent les habitans. Ce pays doit se trouver dans des circonstances bien malheureuses , s'il est vrai , comme on le publie , que la peste & l'épizootie y exercent leurs ravages , tandis qu'il est menacé de devenir le théâtre de la guerre.

Le premier de ces fléaux continue d'enlever un grand nombre de personnes dans cette capitale , malgré les précautions multipliées que l'on prend pour en arrêter les progrès.

La flotte du capitain-pacha n'en est pas exempte ; & l'officier qui commande immédiatement sous lui , c'est-à-dire , le gou-

verneur de la Natolie , en a été la victime. On assure de plus , que la contagion s'est manifestée parmi les troupes que la Porte fait défilér successivement du côté de Bender & vers l'embouchure du Danube , d'où elle pourrait aisément se répandre dans les pays voisins. Il semble qu'un tel motif devrait suffire pour obliger les Turcs à suspendre tout projet de guerre , si l'on ne savait pas à quel point ils se sont familiarisés avec ce fléau redoutable. Enfin il s'est fait aussi sentir sur la flotte destinée à aller recevoir les tributs dans l'Archipel & les échelles du Levant , ce qui a engagé les habitans de Smyrne à faire offrir au commandant de les lui envoyer à l'isle de Mételin où il se trouvait , avec les présens accoutumés. Cette dernière ville vient d'essuyer les plus grands malheurs par des tremblemens de terre , suivis d'un incendie qui en a consumé près de la moitié des maisons avec les plus riches magasins.

M. le chevalier de Saint-Priest , ambassadeur de France , est heureusement arrivé dans cette capitale , à bord d'un vaisseau de guerre , qui ensuite a remis incessamment à la voile , à cause de la contagion.

La mort d'Abdalla , pacha de Bagdad , a été suivie de quelques troubles causés par deux partis , qui prétendent gouverner la

ville jusqu'à l'arrivée de celui que le grand-seigneur a nommé pour lui succéder. L'un de ces partis s'est emparé de la citadelle, & l'autre de la ville; mais après s'être livrés plusieurs petits combats, ils sont convenus que chacun d'eux conserverait son poste jusqu'à l'arrivée du nouveau pacha.

La ville de Bassora, autrefois si florissante par ses richesses & son commerce, se trouve presque entièrement ruinée aujourd'hui, tant par le long siège qu'elle a soutenu, qu'à cause des vexations des Persans, qui en sont les maîtres, & qui ont obligé le plus grand nombre de ses habitans à s'expatrier.

R U S S I E.

Pétersbourg. Le grand-duc ayant, en sa qualité de grand-amiral, fondé un hôpital en faveur des marins que leur grand âge ou leurs infirmités ont mis hors d'état de servir, ce prince & la grande-duchesse son épouse, ont assisté en personne à l'inauguration de l'église qui doit servir de chapelle à cet hôpital, & ont même invité ce jour-là à leur table tous les invalides qui y sont actuellement entretenus. On continue d'assurer que cette princesse est de nouveau enceinte.

Les nouvelles d'une rupture entre les cours de Vienne & de Berlin, & de la guerre qui s'allume entre la France & l'An-

gleterre , occupent tellement les ministres , qu'il n'est presque plus question des démêlés avec la Porte , & que leurs délibérations roulent principalement sur les secours stipulés dans les traités , & qui ne manqueront pas d'être réclamés dans les circonstances présentes.

La princesse de Jessopow , seconde femme du duc de Courlande , qui , après avoir été séparée de ce prince , s'était retirée auprès de l'impératrice , a protesté contre le divorce que celui-ci a fait prononcer par le consistoire de Mittau , qui est dans sa dépendance.

On a toujours plus lieu de présumer que la cour désirerait qu'une prolongation de la paix avec les autres puissances la mît en état d'étendre son commerce maritime , tant à l'aide du Kamtschatka , & des découvertes qui se font dans l'archipel du nord , que sur la mer Noire & du Levant ; cherchant à y établir , en exécution du dernier traité avec la Porte , des places où ce commerce puisse s'exercer ; & il paraît clairement que celle-ci en prévoit les conséquences. On sait aujourd'hui que la presque isle du Kamtschatka se peuple de plus en plus ; qu'elle produit de très-bons bois pour la construction des vaisseaux ; que son peu d'éloignement du Japon & de la Chine , peut ou-

ouvrir un commerce bien avantageux avec ces deux pays ; que quelques-uns des vaisseaux russes, qu'on expédie chaque année pour visiter les isles de l'archipel du nord, ont touché à la côte de l'Amérique ; & qu'enfin on renouvelle les tentatives pour surmonter, s'il se peut, les obstacles qui s'opposent à une navigation directe entre Archangel & le Kamtschatka.

D A N N E M A R C.

Copenhague. Le roi ayant permis à quelques-uns de ses officiers de marine d'aller servir sur la flotte française, la cour de Londres en a témoigné quelque mécontentement ; ce qui a engagé S. M. sur la requisition de celle-ci, de permettre également à d'autres officiers du même corps, d'aller servir sur la flotte anglaise.

Une ordonnance que la cour vient de publier pour les duchés de Sleswick & de Holstein, & qui pourra avoir quelque influence sur les mœurs, déclare inhabiles à succéder à la noblesse & aux biens de leurs peres, tous les enfans nés hors de mariage légitime, quand même ils auraient été légitimés par un mariage subséquent.

Le commandeur Peterfen, arrivé du Groenland à Altona, a rencontré un navire Anglais, ayant à bord trois capitaines & quarante hommes d'équipage. Ces

officiers lui ont appris qu'un armateur Américain s'était emparé de huit vaisseaux de leur nation venant d'Archangel, & qu'il avait abandonné cette partie de leurs équipages sans provisions, sur le bâtiment délabré où ils se trouvaient.

P O L O G N E.

Varsovie. S. M. a conclu avec les députés Prussiens une convention particulière relativement au commerce du sel, laquelle pourra faciliter les arrangemens à prendre par la prochaine diete pour le même objet. Le roi abandonne à la compagnie maritime de Prusse le commerce du sel qu'il faisait lui-même dans le royaume, & lui cede, moyennant une certaine somme, les magasins & les greniers servant d'entrepôt pour cette denrée, & situés le long de la Vistule.

Dans les universaux publiés pour la prochaine diete, il n'est parlé que d'une simple convocation des états, sans indiquer s'il fera question d'une diete libre, ou d'une confédération. Le roi & le conseil permanent inclineraient pour le second parti; mais le ministre de Russie a déclaré que le premier était plus du goût de sa souveraine.

Les Prussiens ont eu jusqu'ici la permission d'enrôler publiquement dans cette ca-

pitale; mais la cour de Vienne a demandé qu'ils fussent renvoyés. On ne fait quel parti l'on prendra à cet égard.

Le corps de Russes que l'on rassemble près du Niefter, sera porté à quarante mille hommes & commandé par le prince Repnin, ayant sous lui le lieutenant général Ilgestrom. Plusieurs seigneurs Polonais entrent au service de cette puissance, tandis que d'autres passent à celui de Prusse.

Le conseil permanent travaille assiduellement à compléter tous les régimens qui forment l'armée de la république. Ceux qui doivent renforcer la garnison de Kaminick, sont partis pour leur destination, emmenant avec eux l'artillerie & les munitions nécessaires.

La noblesse des environs de cette capitale s'étant assemblée pour nommer ses nonces à la prochaine diete, son choix est tombé sur le prince Stanislas Poniatowski, neveu de S. M. & sur M. Gorski. On apprend que les choses se sont passées assez tranquillement dans les diétines des provinces, convoquées pour procéder aux mêmes nominations.

A L L E M A G N E.

Vienne. Les événemens dont la gazette de la cour contient & publie successivement les détails, se réduisent à des escarmouches

& à de simples affaires de postes, dans quelques-unes desquelles il paraît que les troupes impériales ont eu de légers avantages, ce dont cependant les ennemis ne conviennent point dans les relations qu'ils en donnent. Il a été uniquement question de surprises, de fourrages exécutés avec plus ou moins de succès par de petits corps de troupes, qui font perdre du monde de part & d'autre, sans aucune utilité réelle.

On a reçu enfin, sur la malheureuse affaire de Gabel, des éclaircissémens qui ont fait tomber les bruits répandus contre le général-major de Wins, dont le corps fut surpris, comme on l'a dit, par un détachement de l'armée du prince Henri. Cet officier a pleinement justifié sa conduite; & l'on fait aujourd'hui que la perte qu'il a essuyée, ne doit être attribuée qu'à un major qui, ayant été détaché en avant, fut fait prisonnier, & à la trahison des paysans. L'empereur, à ce qu'on assure, voulant faire examiner à fond la conduite de ce major, a fait proposer son échange contre un colonel Saxon; mais l'ennemi s'y est refusé. On prétend que la désertion & la dysenterie ont considérablement diminué l'armée Prussienne; mais d'autres avis portent que cette maladie y avait entièrement cessé.

On a enrôlé, par ordre de la cour, cinq cents montagnards Bohémiens, qui seront employés à garder les passages sur la frontière. Il doit même être question de lever en Hongrie un nouveau corps de troupes très-considérable, dont le commandement sera confié au prince Esterhasi. On se plaint beaucoup des vexations que les Prussiens exercent dans la Bohême, & des fortes contributions qu'ils y lèvent; mais outre que ces tristes objets s'exagèrent toujours, de tels procédés sont autorisés par le droit de la guerre, généralement adopté aujourd'hui, & les représailles suivent dès qu'elles peuvent avoir lieu. Cependant deux officiers, l'un Autrichien & l'autre Prussien, qui commandent chacun un corps détaché, sont, dit-on, convenus de ne point molester les payfans établis dans les environs des postes qu'ils occupent.

Berlin. Parmi les hostilités qui se multiplient entre les armées en Bohême, on doit remarquer celle dont voici quelques détails. Le régiment des dragons impériaux de Wirtemberg & une division de celui Modène, avaient établi leur camp à Glomnitz dans la haute Silésie; les lieutenans généraux Werner & de Stutterheim postés près de là avec un corps de Prussiens, formerent le dessein de les surprendre au moyen d'un détache-

ment de dragons , de hussards & d'infanterie. Après avoir fait quelques détours , ils s'en approcherent sur les cinq heures du matin , au moment où les cavaliers ennemis désellaient leurs chevaux ; & malgré un défilé qu'il fallait passer , ils les attaquèrent avec tant de courage , qu'ils tuèrent soixante-quinze hommes , firent trois cents quatre-vingt-neuf prisonniers , & eurent pour butin quatre cents quatre-vingts-huit chevaux , la caisse des deux régimens ennemis , & tous les bagages. Le baron de Knebel , qui les commandait , se sauva en chemise , & aurait été fait prisonnier , si son valet de chambre ne se fût pas annoncé comme étant le général. Ce combat n'a coûté qu'une perte très-médiocre au vainqueur.

L'entrée du prince Henri en Bohême , a été suivie de plusieurs avantages importants. Outre celui de vivre aux dépens de l'ennemi , & de mettre à couvert les frontières de la Saxe , cette surprise a obligé le général Laudohn à se replier , & à prendre une position qui puisse en même tems empêcher l'armée de ce prince de pénétrer plus avant dans la Bohême , & de se joindre à celle du roi , & couvrir la ville de Prague , dont un corps de Prussiens s'est approché , & pour laquelle l'ennemi n'est

pas sans inquiétude. De plus, le général de Platen, détaché par le prince Henri, s'est emparé du magasin considérable que les Impériaux avaient rassemblé à Leutmeritz, malgré les fortifications qu'ils s'étaient appliqués à construire pour assurer ce poste. Enfin le prince, campé à Nîmes avec le gros de son armée, est devenu maître du cours de l'Elbe jusqu'aux frontières de Saxe, & reçoit par eau les munitions de guerre & de bouche qu'il en tirait auparavant par terre.

On observe que, depuis l'époque où ce grand général a été chargé du commandement en chef des armées, toutes les entreprises qu'il a formées ont constamment réussi.

Tout ce qui concerne l'armée que le roi commande en personne, ce monarque ayant tenté vainement de faire sortir les Autrichiens du camp très-fortement retranché qu'ils occupaient près de Königsgratz, a pris le parti d'abandonner le sien près de Nachod. Pour cet effet, après avoir fait ouvrir les chemins du côté de Tratenau, & donné ordre d'y envoyer les chariots & le bagage, toute l'armée Prussienne se présenta en ordre de bataille, & l'ennemi en fit autant; mais pendant qu'il avait les yeux fixés sur les premiers rangs de l'avant-garde, toute

L'armée marcha sur quatre colonnes, qui se réunirent dans un camp marqué près de Buckerfdorf. Ce mouvement, que l'on peut appeller hardi, vu la proximité des Autrichiens & les défilés que l'on avait à franchir, était si bien concerté qu'il s'est effectué avec la plus grande tranquillité, sans que l'ennemi ait tenté d'employer ses troupes légères pour inquiéter l'arrière-garde Prussienne, & sans qu'il y ait eu un coup tiré.

On peut dire que, si la campagne de Bohême n'est pas jusqu'ici fertile en grands événemens, les généraux qui y commandent de part & d'autre, mettent en usage toutes les ressources que peut fournir l'art militaire, pour surprendre son ennemi & ne combattre qu'après être en quelque sorte assuré du succès.

Le retour des deux ministres d'état, que le roi avait mandés auprès de sa personne, pour conférer, à ce que l'on prétendait, avec un envoyé de la cour de Vienne, sur un nouveau plan de pacification, prouve que cette négociation était imaginaire, ou que tout au moins elle n'a pas mieux réussi que les précédentes.

Les Autrichiens, faits prisonniers à Gabel, sont arrivés dans cette capitale, au nombre de onze cents quatre-vingt-dix,

parmi lesquels se trouvent trente officiers ; & on les a traités avec tant d'humanité, que plusieurs soldats se sont engagés volontairement à servir dans les troupes du roi.

Les derniers avis reçus de l'armée, portent que S. M. a renvoyé tous ses gros bagages, ce qui annoncerait quelque bataille prochaine.

Dresde. La guerre dans laquelle cet électorat se trouve engagé, le mettant dans la nécessité de faire des dépenses extraordinaires, on a convoqué les états afin d'aviser aux moyens de lever une somme de 100,000 écus par mois, outre les impôts actuels, & il y sera question de répartir cette nouvelle charge sur les bourgeois, les cultivateurs, & sur-tout les gentilshommes, qui étaient autrefois obligés de marcher en guerre sous la bannière du prince ; de continuer les fournitures nécessaires & les recrues ; de suspendre provisionnellement pendant la durée de la guerre, & si cela devient indispensable, le tirage & le remboursement des obligations de la Steuer, & de celle de la chambre de crédit à Leipzig & à Dresde, & d'en payer seulement les intérêts.

La cour de Saxe ayant chargé son ministre à la diète de faire connaître la nécessité

cessité dans laquelle les circonstances la mettaient de faire agir ses troupes de concert avec celles de S. M. Prussienne, elle vient de publier une espece de manifeste ayant pour titre : *Exposition succincte de la conduite que S. A. E. de Saxe a tenue à l'égard de la succession allodiale de la Baviere, & des engagements qui en sont dérivés entr'elle & S. M. le roi de Prusse.* Cette piece contient en détail les démarches faites par l'électeur auprès de la cour de Vienne, pour obtenir l'adjudication des biens allodiaux de la succession dont il s'agit. Le refus qu'en a fait l'impératrice-reine, prétendant être elle-même héritière pour ces biens là, & conséquemment l'obligation où l'électeur s'est trouvé d'accepter les offres amicales d'assistance & d'appui, qui lui ont été faites par le roi de Prusse, afin d'être maintenu dans ses justes droits, & de préserver ses états des maux dont ils étaient menacés par l'approche des troupes impériales, &c.

On continue de lever dans tout l'électorat un nombre très-considérable de soldats, pour recruter les armées Saxonne & Prussienne.

Ratisbonne. Les ministres de la cour de Vienne, à la diete, ont déclaré solennellement qu'ils avaient ordre de ne plus com-

muniquer avec ceux de Brandebourg & de Saxe. Ils ont remis de plus un mémoire contenant quelques doutes sur l'authenticité de l'acte de renonciation de l'archiduc Albert, dont on a parlé, en se fondant principalement sur le silence des historiens & des chroniques du tems. Sur quoi le ministre de Brandebourg a répliqué qu'un tel silence sur un acte passé entre deux princes, ne suffirait point pour l'invalider, &c. On est très-impatient de savoir quel sera le sort d'un titre que l'on envisage comme péremptoire, jusqu'à ce que la cour de Vienne en ait démontré l'illégalité. D'un autre côté, l'électeur Palatin a fait notifier que, malgré les recherches les plus exactes dans les archives de Munich, d'Amberg & de Neubourg, on n'y avait point trouvé la copie originale de cet acte de renonciation, & qu'il était bien résolu de s'en tenir à la convention conclue le 3 janvier avec l'impératrice-reine.

On prétend avoir des avis certains que la négociation dernièrement renouée entre les deux puissances belligérantes, n'a échoué que parce que le roi de Prusse n'a voulu consentir à un armistice, qu'après que certains articles préliminaires auraient été signés.

Le cercle de Franconie vient de convo-

quer la diète particulière à Nuremberg. On croit que son objet est de délibérer sur le parti qu'il convient que les états de ce cercle prennent dans la crise actuelle des affaires en Allemagne, vu la proximité du théâtre de la guerre. Les armemens continuent dans le pays de Hanovre, sans que l'on en connaisse encore au juste le motif.

L'évêque de Spire réclame auprès de la diète la propriété de la ville & forteresse de Philisbourg, dont le droit de défense & celui d'y mettre garnison avaient été accordés à l'empereur & à l'empire, par les traités de Munster & de Ryswick; & il répète en même tems une somme considérable pour avances par lui faites pour cette place, & qui doivent être remboursées par le Corps Germanique.

Francfort. On a transporté de Prague les archives, beaucoup d'argent, & tout ce qui s'y trouvait de plus précieux. Les Prussiens ont envoyé des détachemens qui se sont avancés jusqu'à la proximité de cette capitale; le général Laudohn ayant été obligé d'abandonner plusieurs postes destinés à la couvrir, afin de se conserver une communication libre avec l'armée de l'empereur. Ils sont maîtres de Leutmeritz, de Lowositz, de Ducks, d'Auffig, de Teschen, & ont conséquemment la navigation libre

116 JOURNAL HELVETIQUE.

sur l'Elbe. On leve ici, & dans d'autres villes de l'Allemagne, divers corps de troupes pour les deux puissances, & en particulier une légion impériale de six cents hommes.

Le village de Buckerſdorf, autour duquel campe actuellement la grande armée Prussienne, n'est qu'à deux lieues d'Arnau & de Jaromitz, & est plus à portée que jamais d'opérer la jonction avec celle du prince Henri. On assure même que leur proximité a mis ce dernier à portée d'avoir une conférence avec le roi son frere, pour concerter sans doute les opérations ultérieures de cette campagne. Depuis lors, le quartier général de S. M. Prussienne a été établi à Lautervasser, plus près de l'Elbe. Le prince Henri a fait publier une déclaration pour avertir tous les habitans des districts qu'il occupe, de rester tranquilles dans leurs habitations, promettant bonne justice à ceux qui seraient vexés par les soldats. On croit qu'un certain nombre de Hanovriens passeront à la solde du roi de Prusse, qu'ils seront commandés par le prince héréditaire de Hesse-Cassel, & que le Landgrave ne tardera pas à prendre le même parti. Le bruit se répand dans le moment, que S. M. Prussienne a passé Hohen-Elbe avec un corps considérable, & que son

armée s'avance vers le camp du général Laudohn.

I T A L I E.

Rome. Le saint pere, voulant abolir un ancien abus, contre lequel la raison & la sûreté publique réclament depuis long-tems, vient de permettre que l'on enlevât de l'une des églises de cette capitale, quelques malfaiteurs qui s'y étaient réfugiés, dans l'espérance de l'impunité. On les a saisis dans l'asyle même, & on les a conduits en prison pour y être jugés.

Comme le pape Benoît XIV avait déclaré schismatique & excommunié l'évêque d'Harlem, mort sur la fin de l'année dernière, Pie VI en a fait de même du successeur que l'église de cette ville lui a donné, enveloppant dans cette excommunication l'archevêque d'Utrecht, & tous ceux qui auront part à la consécration de ce nouveau prélat janséniste.

On se propose de construire de Rome à Naples un chemin beaucoup plus court & plus commode que celui qu'on suit aujourd'hui. Il passera par Riccio, dans le territoire de Velletri.

Naples. Le roi vient d'ériger dans cette capitale une académie des sciences & belles-lettres, distribuée en quatre classes. S. M. en a nommé le président, le vice-

président, & les deux secrétaires, qui doivent avoir chacun leur département.

Livourne. S. A. R. le grand-duc a publié, au sujet de la rupture entre la France & l'Angleterre, une loi qui, en ordonnant la plus exacte neutralité, prescrit une règle à laquelle on sera tenu de se conformer dans tous les ports de la Toscane, en vue de protéger le commerce & de fixer les limites dans lesquelles les vaisseaux des puissances en guerre pourront y entrer & en sortir, sans avoir aucune violence à craindre de la part de leurs ennemis. On aura de plus les mêmes égards pour tous les bâtimens, de quelque nation qu'ils soient.

On a publié à Bastia des lettres-patentes, par lesquelles S. M. T. C. voulant traiter les Corfès comme tous les autres sujets, permet que ceux qui, sans avoir commis de crimes contre la justice publique, seront sortis de l'isle pour fait de révolte ou de sédition, même ceux qui se trouvent détenus à Toulon & sur les galères, puissent rentrer librement en Corse, moyennant qu'ils se présentent dans l'espace de six mois, & profiter ainsi de l'amnistie accordée par S. M. lors de son avènement à la couronne.

E. S. P. A. G. N. E.

Madrid. Les préparatifs de guerre, qui

se font depuis long-tems dans cette monarchie , semblent se multiplier encore , & augmenter d'activité. Plusieurs régimens d'infanterie & de dragons se sont rassemblés à la Corogne & au Ferrol. Les ingénieurs sont occupés à faire réparer les fortifications de ces deux ports & à pourvoir à la sûreté des côtes de la Gallice , où l'on rassemble un train d'artillerie pour une armée de 30,000 hommes. Il doit se former de plus un camp dans les environs de Séville , & tous les grenadiers provinciaux ont ordre de se rendre au camp de S. Roch , devant Gibraltar. On équipe à Majorque plusieurs bâtimens en guerre , & on y fait des enrôlemens pour le service de la marine. Mais comme le royaume entier ne pourrait , sans faire tort au commerce & à la pêche , fournir le nombre de matelots devenu nécessaire pour les flottes royales , S. M. le roi des Deux-Siciles en procure 10,000, dont 3000 sont Napolitains , & les autres des Grecs de Lipari & des isles voisines. Ainsi l'on en renverra un pareil nombre qui , au bout de deux ans , viendront servir de nouveau sur les vaisseaux du roi.

On publie que deux députés de l'Amérique-unie ont conclu un traité secret avec la cour , & se sont embarqués à la Coro-

gne, que dans peu il partira du Ferrol pour Boston un vaisseau de guerre, sur lequel s'embarquera un ministre d'Espagne auprès du congrès, & qu'un Espagnol de confiance, qui se trouve à la Havane, est chargé de passer à Boston & d'y résider, comme consul de la nation.

Le roi vient d'établir à Ocaná une école militaire, où seront élevés & instruits les cadets destinés à servir dans la cavalerie.

La première & la seconde division de la flotte commandée par D. Zevallos, sont entrées dans le port de Cadix, avec le marquis de Casa-Tilly. Ces troupes, à mesure qu'elles débarquent, partent pour le camp que l'on prépare dans l'Andalousie.

F R A N C E.

Paris. L'expédition de M. le comte d'Estaing n'est plus un mystère aujourd'hui. L'escadre qu'il commande a paru sur les côtes de la Virginie, le 5 juillet, elle a dirigé sa route vers la baie de Chesapeak, & a mouillé à l'entrée de la Delaware, où elle a débarqué MM. Deane & Gérard, & pris quelques rafraîchissemens. Ayant ensuite porté au nord, elle a mouillé au nombre de quinze voiles en-dehors de la pointe de Sandy-Hook; & près de l'entrée du port de New-Yorck, dans lequel se trouve l'amiral Howe avec la flotte anglaise, & elle doit

être jointe par une escadre américaine composée de deux vaisseaux de guerre de soixante-quatorze canons & de douze frégates.

La flotte de Brest, sous les ordres de M. le comte d'Orvilliers, a mis à la voile le 17 du mois dernier, au nombre de vingt-quatre à vingt-cinq vaisseaux. Mais comme ceux qui étaient restés dans ce port l'ont rejoint successivement, on ne la croit pas moins forte que lors de sa première sortie, & elle doit être encore augmentée, pour ne pas se trouver inférieure à celle d'Angleterre qui lui sera opposée. Comme il n'y a pas d'apparence que M. du Chaffaut puisse servir pendant le reste de cette campagne, il sera remplacé dans le commandement de sa division par M. de Guiche qui, dans le dernier combat, s'est si fort distingué à bord du vaisseau *la Ville de Paris*. M. le maréchal de Broglie s'était rendu à Brest avant le départ de M. d'Orvilliers, & avait conféré avec lui. Il a passé ensuite à Dinant, où l'on doit former un camp. S'il est vrai, comme on le publie, que l'escadre commandée par le chevalier de Fabry, ait passé le détroit, elle mettra la flotte de Brest d'autant mieux en état de faire face aux Anglais.

Les préparatifs qui se font dans les ports de la Bretagne, accréditent toujours plus

les bruits d'une descente projetée dans les isles de Jersey & de Garnesey ; & comme, les gros vaisseaux ne peuvent y aborder, les troupes destinées pour cette expédition passeront sur des frégates & autres petits bâtimens de S. Malo.

Le roi a mandé auprès de lui les députés du parlement de Rouen, & leur a dit : que les principes répandus dans les remontrances adressées de la part de ce corps, sentaient l'indépendance, à laquelle il ne souffrirait pas que ses cours prétendissent. Après quoi S. M. les a renvoyés à Rouen, en leur déclarant qu'elle y ferait passer ses ordres. Cette réponse ayant été communiquée au parlement, les magistrats qui la composent se sont déterminés à remettre leurs provisions au greffe, en suppliant S. M. d'en nommer d'autres pour remplir leurs fonctions ; qu'ils continueraient cependant jusqu'à ce qu'ils soient remplacés. Cette résolution a donné lieu à l'assemblée d'un conseil.

Les armateurs, sortis de différens ports du royaume, ont fait plusieurs prises sur les Anglais qui, de leur côté, se sont emparés de divers bâtimens venant de l'Amérique & d'ailleurs ; ce qui ne peut que faire souffrir le commerce chez les deux nations.

A N G L E T E R R E.

Londres. La liberté accordée par le gouvernement de s'emparer de tous les bati-mens français, a été suivie d'un embargo, mis sur ceux de cette nation qui se trouvaient dans les ports des trois royaumes, & d'un ordre donné d'équiper, en toute diligence, un beaucoup plus grand nombre de vaisseaux du premier rang.

L'amiral Harland a appareillé de Plymouth, avec onze vaisseaux, pour observer la flotte française, & protéger la riche flotte marchande attendue des Indes orientales, & qui est heureusement arrivée. Les deux frégates françaises, la *Pallas* & la *Licorne*, dont on a annoncé la prise, vont être armées & équipées à Portsmouth. Le cour a commencé à délivrer des lettres de marque, & onze armateurs sont déjà partis de la Tamise.

On était inquiet depuis long-tems sur le sort du Canada. L'arrivée récente d'un vaisseau parti de Québec, a annoncé que la flotte destinée pour cette province, y était heureusement parvenue, de même que le général Haldiman, à qui le général Carleton a remis le commandement de la province, avec offre d'y rester aussi long-tems qu'il le desirerait, pour lui donner les lumières nécessaires sur sa situation actuelle.

L'amiral Keppel a remis le 23 août à la voile. Sa flotte réunie est forte de trente-trois vaisseaux de ligne, parmi lesquels il s'en trouve un très-grand nombre à trois ponts; & comme elle ne pourra que rencontrer dans peu celle de France, on s'attend chaque jour à recevoir des nouvelles importantes.

Les négocians de Londres se sont rendus à l'amirauté, pour demander que l'on protège le commerce qu'ils font dans le Levant; mais il leur a été répondu que le gouvernement ne peut point pour le coup appointer leur requête, & qu'ils doivent s'arranger en conséquence.

La cour a reçu des dépêches du général Clinton, portant en substance que la retraite de l'armée royale de Philadelphie à New-York; s'est faite aussi heureusement que la longueur de la route, les mauvais chemins, les chaleurs excessives, & les obstacles suscités par l'ennemi ont pu le permettre; que cette armée a été constamment poursuivie & harcelée par celle du général Washington, sans qu'il y ait eu cependant d'engagement de conséquence; que l'arrière-garde seule a un peu souffert, & que presque tout le bagage a été sauvé.

La cour a envoyé ordre au lord Grantham, son ambassadeur à Madrid, de de-

mander une réponse cathégorique, relativement aux armemens continuels qui se font dans les ports d'Espagne.

Le parlement, qui avait été prorogé au premier de septembre, vient de l'être ultérieurement au 10 d'octobre.

La santé délicate du duc de Gloucester, qui lui fait redouter une campagne d'hiver, l'empêchera de profiter cette année de la permission qu'il avait obtenue d'aller servir dans l'armée du roi de Prusse.

Les huit vaisseaux venant d'Achangel qui, comme on l'a dit, sont tombés entre les mains d'un armateur Américain, & vingt-trois autres, qui ont eu le même sort en août dernier, causent une perte d'autant plus sensible, que plusieurs étaient chargés de matériaux pour les chantiers de l'amirauté; & que durant l'hiver, la mer Baltique & la mer Blanche ne sont pas navigables.

ETATS-UNIS DE L'AMERIQUE.

Yorck-Town. Le congrès a reçu une relation détaillée de l'affaire du 28 juin entre les armées des généraux Washington & Clinton, par laquelle on voit que la perte de ce dernier a été beaucoup plus considérable qu'il ne l'avait annoncé; qu'il a tenté d'engager une action générale avec les Américains qui l'ont sagement évitée;

que nombre de soldats Anglais sont morts de l'excès de la fatigue & de la chaleur; qu'un beaucoup plus grand nombre ont passé dans le camp des Américains; qu'enfin le général Washington occupe avec toute son armée les postes fortifiés de Trenton & de Kingsbridge, d'où il resserre les Anglais dans New-Yorck, tandis que la flotte du comte d'Estaing bloque le port de la même ville. On a remarqué que dans les divers petits combats, auquel la retraite du général Clinton a donné lieu, les Américains se sont comportés avec beaucoup de bravoure, & que leur artillerie a été parfaitement bien servie.

Un vaisseau, dont le capitaine se disait Hollandais, ayant été trouvé chargé de marchandises du cru de la Grande-Bretagne, & appartenir à des Anglais, a été confisqué avec toute sa cargaison.



T A B L E.

I. PARTIE. Annales littéraires de la Suisse.

I. *Histoire de l'Amérique, par Robertson,*
page 3

II. *Pavé mosaïque découvert à deux lieues
d'Yverdun, entre Chaire & Yvonens,
dans le bailliage de Grandson.* 21

II. PARTIE. Annales littéraires de l'Europe.

I. *Essai sur le commerce de Russie, avec
l'histoire de ses découvertes. A Amsterdam,
chez Marc-Michel Rey; à Maastricht, chez
Dufour; & à Paris, chez Morin, libraire,
dans le jardin du palais royal. 1777.* 26

III. *Histoire naturelle générale & particu-
lière, servant de suite à l'histoire natu-
relle de l'homme. Par M. le comte de
Buffon, intendant du jardin & du cabi-
net du roi, de l'académie française, de
celle des sciences, &c.* 28

IV. *Jac. Wernischek, M. D. card. &
archiep. Viennensis Archiatri, systema me-
dendi, &c.* 47

III. PARTIE. Pieces fugitives.

I. *Lettres de Sophie, ou voyage de Mem-
mel jusqu'en Saxe.* 49

II. Lettre aux éditeurs, sur l'éducation.	66
III. Annales politiques, civiles & littéraires du dix-huitième siècle. Ouvrage périodique par M. Linguet, &c.	81
IV. Lettre de l'empereur Pierre le Grand au patriarche de Russie Adrien.	83
V. Anecdotes sur Charles XII.	87
VI. Commencement du seizième livre de l'Iliade.	89
VII. Couplet à M. de Ch***.	96
VIII. Vers écrits par madame la marquise de la Fer*** dans les bosquets de Marjoy.	97
IX. BASTIEN, romance, par madame la marquise de la F***.	Ibid.
VII. PARTIE. Annales politiques de l'Europe	99